

NUMÉRO 666, JANVIER-FÉVRIER 2001

4 actualités

émergence

- 9 LA VOIX DE LA RUE
GUY PAIEMENT

ailleurs

- 24 LE TIGRE NÉOLIBÉRAL
À L'ASSAUT DES DEUX CORÉES
KIM CHUN-SAM

controverse

- 26 FAUT-IL DÉCRIMINALISER LA PROSTITUTION?
JEAN-GUY NADEAU ET YOLANDE GEADAH

regard

- 28 LE TROU DANS LA PLANCHE
MARC CHABOT
- 32 QUELLES FRONTIÈRES
POUR LE VILLAGE GLOBAL?
GROUPE DE TRAVAIL SUR LES RÉFUGIÉS DU CJF

31 en bref

prisme

- 36 LE DON DE L'IDIOTIE
WAJDI MOUAWAD

38 multimédias

40 livres

DOSSIER

10 APOCALYPSE NOW?

Par la richesse de l'imaginaire qu'il met à notre disposition et sa manière originale de concevoir l'histoire, le livre de l'*Apocalypse* permet de jeter sur notre temps un regard nourri d'espérance, capable de terrasser les fatalités dans lesquelles notre monde semble s'enfermer. Mais encore faut-il emprunter les bons sentiers que nous propose ce texte et se garder des fausses pistes qui nous détournent de ce qu'il donne à entendre. Et si ce livre nous proposait autre chose qu'une vision apocalyptique du monde?

- 12 MESSAGE POUR TEMPS DE CRISE
FERNAND JUTRAS

- 15 LA FORCE DE L'ESPÉRANCE
PABLO RICHARD

- 19 UNE MACHINE À FANTASMER
RICHARD DUBOIS

ARTISTE INVITÉ

Peintre mais aussi sculpteur et musicien, Sylvain Bouthillette est un artiste résolument touche-à-tout dont l'œuvre s'inspire beaucoup de principes tirés du bouddhisme tibétain. En plus de sa participation à de nombreuses expositions de groupe, ce diplômé en arts visuels de l'Université Concordia a présenté ses œuvres en solo à Montréal, Toronto, Kitchener et Alma. Il prépare actuellement une exposition solo à la galerie Langage Plus, à Alma, et en prépare une autre qui sera vue l'an prochain à la Maison de la Culture Côte-des-Neiges, à Montréal. Dans les prochains mois, Sylvain Bouthillette participera également à une exposition de groupe à la Galerie Clark, à Montréal.

Relations

La revue *Relations* est publiée par le Centre justice et foi, sous la responsabilité de membres de la Compagnie de Jésus et d'une équipe de personnes engagées dans la promotion de la justice.

BUREAUX

25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6
tél. : (514) 387-2541
télééc. : (514) 387-0206

relations@cjf.qc.ca

DIRECTEUR

Jean Bellefeuille

RÉDACTEUR EN CHEF

Jean Pichette

RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE

Anne-Marie Aitken

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Jean-Claude Ravet

DIRECTION ARTISTIQUE

Mathilde Hébert

RÉVISION/CORRECTION

Éric Massé

IMPRESSION

HLN, Sherbrooke

COMITÉ DE RÉDACTION

Gregory Baum, Michel Beaudin,
Guy Dufresne, Élisabeth Garant, Joseph
Giguère, Vincent Greason, Fernand Jutras,
Nicole Laurin, Françoise Nduwimana, Guy
Paiement, Carolyn Sharp, Francine Tardif

COLLABORATEURS

André Beauchamp, Jean-Marc Biron,
Dominique Boisvert, René Boudreault,
Normand Breault, Marc Chabot,
Jean-Marc Éla, Vivian Labrie,
Jean-Paul Rouleau

Les articles de *Relations* sont répertoriés dans *Repère* et dans l'*Index de périodiques canadiens*, publication de Info Globe. Dépôt légal, Bibliothèque nationale du Québec.

ABONNEMENTS

Hélène Desmarais
8 numéros (un an) : 30 \$ (taxes incluses)
Deux ans : 55 \$ (taxes incluses)
À l'étranger : 35 \$ Étudiants : 25 \$
TPS : R119003952
TVQ : 1006003784

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP), pour nos dépenses d'envoi postal.

ISSN 0034-3781
Envoi de Poste-publication
Enregistrement n° 09261

60 ans de combat

Relations fête aujourd'hui ses 60 ans. Sans fanfare ni trompette. En revêtant une nouvelle parure, l'automne dernier, elle se préparait déjà à cet important événement. La voici prête à affronter le troisième millénaire, dans la fidélité à ce qu'elle a toujours été : « plutôt cavalerie légère, avion de reconnaissance et de combat », selon la définition qu'en donnaient ses fondateurs jésuites en 1941.

Depuis 60 ans, mois après mois, *Relations* nourrit la réflexion de milliers de lecteurs. Certains d'entre eux suivent même la revue depuis ses tout premiers pas, en janvier 1941. Des milliers de pages de lecture, réparties dans 666 numéros réalisés avec la collaboration de plusieurs centaines de personnes! Un

souffle dont *Relations* peut être fière, surtout à une époque où le sens de la durée s'estompe derrière l'éphémère.

Au fil des années et des directions de la revue, les prises de position de *Relations* ont pu varier, voire diverger. La ligne de fond est cependant demeurée la même : un parti pris pour la démocratie, un regard critique et éclairé sur les questions qui touchent l'avenir de la société et de l'Église québécoises, un engagement courageux pour dénoncer les injustices et proposer des voies alternatives. Bien sûr, certaines choses seraient dites autrement aujourd'hui, tant elles nous paraissent historiquement datées. La mission prophétique de l'Évangile, source d'inspiration de *Relations*, se laisse néanmoins toujours lire dans la revue quand cesse le péché d'anachronisme.

Relations est d'abord un lieu de parole. Une parole vraie, qui place donc en son centre la défense de la liberté de pensée. Une denrée rare à l'heure actuelle, alors que sévissent les « vérités » assénées au nom de la fatalité, comme si les mots pouvaient se suffire à enrober un réel qui n'aurait pas besoin d'eux pour être. « Au commencement était le Verbe » : il est toujours actif, nous aidant à tracer un chemin que nulle carte n'a déjà tracé. Certes, nos pas ne sont pas toujours assurés, surtout quand l'horizon se

bouche et que le soleil tarde à se lever. Mais qui a dit que la liberté était toujours confortable? Ce bien précieux, qui rythme le chemin parcouru par la revue depuis six décennies, résonne toujours à nos oreilles comme un appel à l'engagement dans le monde.

Cela en a froissé plus d'un dans le passé. Et continuera de le faire. Mais la liberté ne se fait pas que des amis. Elle se paie cher parfois.

Que réserve l'avenir à *Relations*? Nul ne le sait, mais nous ferons tout pour qu'elle continue d'occuper la place unique qui est la sienne dans l'univers médiatique québécois. *Relations* restera donc cette parole soucieuse d'éclairer le présent afin que nos lendemains puissent profiter de cette lumière. Nous comptons sur votre fidélité, chers lecteurs, et sur celle des réseaux de pensée et d'actions qui partagent nos positions. Nous espérons que vous nous accompagnerez encore longtemps dans ce pari de l'espérance.

À l'occasion de ses noces de diamant, *Relations* vous offre ses meilleurs vœux pour l'année qui ouvre le troisième millénaire. Dans le livre de l'*Apocalypse*, auquel nous consacrons le dossier de ce numéro, chacune des sept Églises d'Asie Mineure reçoit la promesse d'un don : l'arbre de la vie, une couronne, une pierre blanche sur laquelle est gravé un nom nouveau, l'étoile du matin, un vêtement blanc, la colonne du temple, un trône. Chacun d'eux est un symbole de vie. Souhaitons-nous les uns les autres d'accueillir la vie comme un don qui nous est fait personnellement et collectivement. Une vie plus forte que la mort qui la traverse. Un don à faire fructifier dans la reconnaissance de sa fragilité et de ses limites, et non à maîtriser de toutes nos forces comme si nous étions les seuls maîtres du monde.

L'ÉQUIPE DE RELATIONS



SYLVAIN BOUTHILLETTE, MAHAKALA BOMBARDANT LE CONDITIONNEMENT MENTAL, 1999, TECHNIQUES MIXTES SUR BOIS, 156 X 184 CM

Les fausses vertus du privé

Il faut cesser de croire que le système public de santé est moins efficace

JACQUES LAROCHELLE

Que réservent les lendemains de la Commission Clair au système de santé québécois? Difficile à prévoir, d'autant plus qu'au moment d'écrire ces lignes, le rapport de ladite commission n'a pas encore été rendu public. Les apôtres de la privatisation ont à ce point fait entendre leurs sirènes qu'il importe cependant de rappeler un certain nombre de faits concernant les « vertus » du privé dans le domaine de la santé.

Pour les chantres de la privatisation, il va de soi que les lois du marché obligent les entreprises privées à une efficacité administrative inégalable dans les services publics. Pourquoi alors ne pas faire la démonstration qu'un dollar achète plus de soins dans un pays où le système de santé est à dominance privée? N'est-il pas aisé de prouver que les compagnies d'assurance et les hôpitaux privés dépensent moins d'argent à des fins administratives que les institutions gérées par les fonctionnaires?

Il est intéressant de comparer le coût global de la santé au Canada, où la fraction privée des dépenses de santé atteint les 30 %, à celui observé aux États-Unis, où cette fraction dépasse les 55 %. Première surprise : selon les statistiques de l'OCDE, en 1998, les dépenses de santé sont 80 % plus élevées aux États-Unis (4 178 \$ par personne) qu'au Canada (2 312 \$ par personne, en dollars ajustés). Et ce qui explique l'écart n'est pas tant le coût de base des soins que ce que les entreprises privées y ajoutent sous forme de dépenses énormes pour l'administration, la publicité et les démêlés juridiques, les salaires exorbitants pour les dirigeants et, bien sûr, les profits à tous les niveaux.

Les coûts de santé plus élevés aux États-Unis se justifieraient s'ils se traduisaient par des soins supérieurs offerts à l'ensemble des citoyens. Or, selon une étude d'experts publiée au début de 1999 dans le prestigieux *New England Journal of Medicine (NJEM)*, « le système de santé aux États-Unis est à la fois le plus coûteux et le plus inadéquat de tous les pays industrialisés ». Cette conclusion est d'ailleurs pleinement confirmée par l'Organisation mondiale de la santé qui, dans sa dernière évaluation de la performance globale des systèmes de santé, classe les États-Unis au 37^e rang des pays de la planète. Le même classement

démontre que dans les pays les plus renommés pour leur système de santé, la fraction privée des dépenses se tient généralement en deçà de celle observée au Canada et aux États-Unis. C'est notamment le cas des pays scandinaves (18,2 %) et de la France (25,3 %), d'ailleurs classée au premier rang.

De sérieux problèmes en matière de qualité et d'accès aux soins minent le système américain. Cela tient largement au fait que, dans un contexte dominé par des entreprises privées dont la valeur est établie par les cours boursiers, les soins sont vus comme des dépenses qu'on doit limiter pour augmenter les dividendes aux actionnaires. Cela donne lieu à un écrémage des cas qui fait en sorte que beaucoup de malades chroniques ont de



L'AUTEUR EST
PROFESSEUR AU
DÉPARTEMENT
DE BIOLOGIE DE
L'UNIVERSITÉ LAVAL



Péril en la démocratie

La concentration de la presse menace l'espace public

la difficulté à s'assurer et à se trouver des fournisseurs de soins.

Comparons maintenant l'efficacité administrative du secteur public de la santé au Canada avec le secteur privé des États-Unis, pays renommé pour le rendement de ses entreprises. D'après une étude publiée dans le *NJEM*, en 1991, les coûts administratifs des compagnies américaines d'assurance-maladie correspondaient à 11,9 % des indemnités totales versées aux bénéficiaires; au Canada, dans les régimes publics, ces coûts étaient dix fois moindres (1,2 %). En 1990, la Croix Bleue comptait par exemple plus d'employés pour répondre aux réclamations de ses 2,7 millions d'assurés du Massachusetts que l'ensemble des programmes publics de santé au Canada, qui géraient pourtant l'assurance-maladie de 27 millions de personnes.

La performance des hôpitaux privés américains, à but lucratif, n'est guère plus reluisante. Selon une étude parue dans le *NJEM* en 1994, ces hôpitaux consacraient 31,8 % de leur budget à la bureaucratie administrative (excluant toutes les autres activités de soutien) contre 10,4 % pour les hôpitaux publics au Canada. Des données plus récentes indiquent que l'écart a même tendance à augmenter.

Les chiffres montrent qu'il est faux de prétendre qu'un monopole public favorise le gaspillage alors que la concurrence privée cultive l'efficacité. Dans le domaine de la santé, il est au contraire solidement démontré à l'échelle internationale que l'assurance-maladie universelle et la gestion publique de la santé permettent d'éviter les coûts énormes résultant des duplications, des contestations et des fraudes associées à un régime dominé par les assureurs et les hôpitaux privés. Puissent nos élus ne pas l'oublier. ●

ANNE-MARIE GINGRAS

L'achat de Vidéotron par Quebecor et l'acquisition des trois journaux d'UniMédia – *Le Droit*, *Le Soleil* et *Le Quotidien* – par Gesca (Power Corporation) ont fait la une des journaux. À chaque mouvement de concentration, des préoccupations au sujet du pluralisme en information et des conflits d'intérêt sont publiquement exprimées. Pour pallier ces problèmes, Guy Crevier, président et éditeur de *La Presse*, affirmait que l'achat des journaux d'UniMédia ne remettrait pas en cause la diversité des opinions et l'indépendance des rédactions. Cette affirmation laisse supposer que la diversité existe déjà et que l'indépendance des rédactions est totale!

La concentration de la presse pose un certain nombre de questions à la démocratie. Il faut tout d'abord préciser que les médias constituent une bonne partie de l'« espace public », c'est-à-dire un lieu où sont débattues les questions d'intérêt public. En démocratie, l'espace public permet (en théorie) aux citoyens et aux citoyennes de prendre connaissance des enjeux qui les affectent et ensuite de participer, de voter et de militer en toute connaissance de cause.

Dans un contexte de concentration, un nombre toujours plus restreint d'acteurs dicte les règles de l'espace public. Au Québec, Quebecor et Gesca détiennent ainsi 96,5 % de la presse quotidienne francophone. André Desmarais (Power Corporation), Pierre-Karl Péladeau (Quebecor), Jean Monty (BCE) et Izzy Asper (CanWest Global Communications) ont la main haute sur la majeure partie de l'espace public. Leurs décisions ou celles des cadres qu'ils ont choisis déterminent ce qui sera lu, écouté et vu. Elles ont donc un impact fondamental sur nos « images collectives », sur notre manière de comprendre le monde, sur nos représentations sociales.

Directement ou indirectement et de manière plus ou moins prononcée, les médias des entreprises privées font la promotion d'un certain nombre de valeurs : l'individualisme, le respect de l'ordre établi, la charité, la méfiance envers les organisations de travailleurs, la confiance envers le capitalisme et le libre-échange. Dans cette partie de l'espace public sous l'égide de ces trois magnats des médias, la consommation et l'amusement sont hypervalorisés et l'éventail idéologique va du centre à la droite.

Bien sûr, les propriétaires et leurs cadres ne contrôlent pas le travail des journalistes de manière tatillonne, et nombreux sont les journalistes à qui on n'a jamais ordonné de modifier leur texte. Mais le travail est bel et bien organisé par la direction des médias, qui décide de l'affectation des ressources humaines, techniques et financières ainsi que du style du média. Dans la presse écrite, par exemple, la direction a la main haute sur la une et le patron décide de l'orientation idéologique des éditoriaux.

On constate aisément que ce qui fait problème n'est pas seulement la concentration de la presse, mais l'appartenance d'un si grand nombre de médias à des entreprises privées dont la perspective, les objectifs et les principes directeurs sont rigoureusement les mêmes! Alors, mis à part les inévitables conflits d'intérêt, que *Le Soleil*, *le Droit* et *Le Quotidien* soient détenus par Conrad Black ou André Desmarais ne change pas fondamentalement la donne...

La propriété croisée (de journaux et de stations de télévision, par exemple) risque d'enfermer des pans entiers de l'espace public dans un « esprit semblable ». Ceux et celles qui s'informent par le biais des journaux de Quebecor et de la station TVA ne risquent pas d'être dépaysés! La multiplication des sources d'information, à l'ère d'Internet, ne change pas fondamentalement cette



L'AUTEURE EST
PROFESSEURE DE
SCIENCE POLITIQUE À
L'UNIVERSITÉ LAVAL

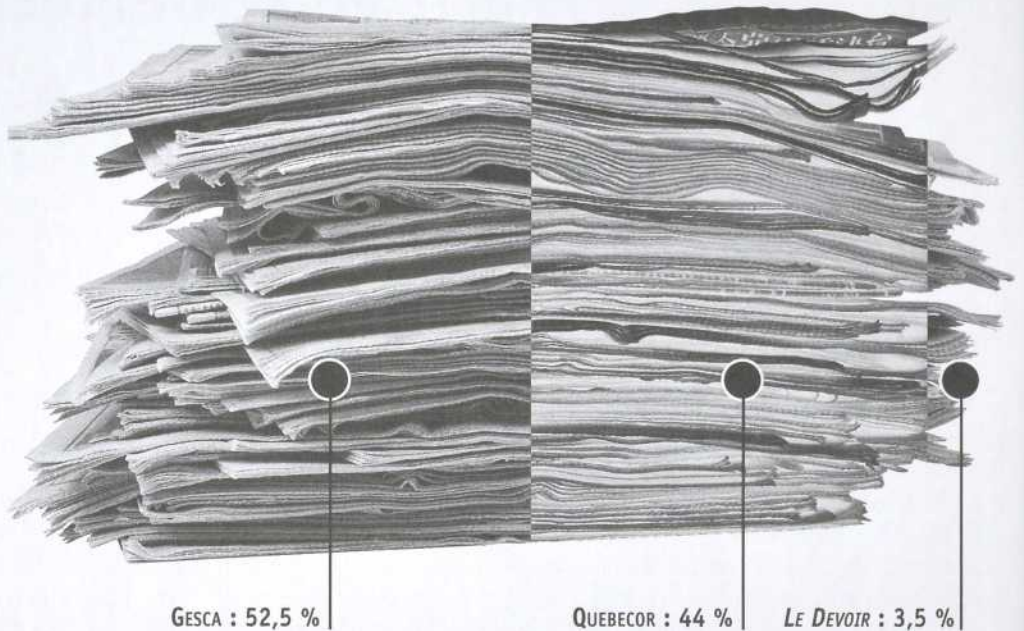


dynamique. On s'affaire ainsi activement à intégrer les sites web aux empires médiatiques (ou à en créer), reproduisant ainsi les contenus des médias traditionnels. Ces sites sont rendus accessibles par des « portails » qui dirigent, voire dictent nos choix. Enfin, il faut souligner que si les internautes ont accès à des sources d'information infinies sur le web, peu d'individus disposent du temps nécessaire pour devenir de véritables « citoyens du monde ».

Quant à l'impact réel de la concentration de la presse sur la qualité de l'information, toutes les recherches soulignent que la synergie et la volonté de faire du profit mènent davantage aux rationalisa-

tions (fusions de services, mises à pied, fermetures) qu'à l'augmentation de la qualité de l'information. On veut bien davantage satisfaire ses actionnaires ou étendre son emprise sur le marché que promouvoir une information variée, riche et critique. Bien qu'il faille vraiment faire le bilan, un à un, des mouvements de con-

centration pour comprendre dans le détail l'impact réel des transactions, il faut tout de même souligner que lorsque le retour sur l'investissement guide les choix stratégiques, il est peu probable qu'il en résulte une amélioration de la qualité de l'information. ●



Attention, zone d'arrondissement

Après plus de trente ans d'hésitations et de réformes partielles, le gouvernement du Québec va de l'avant dans la réorganisation municipale

GUY DUFRESNE

Ce ne sont plus les instances supra-municipales qui sont véritablement ciblées par l'État, mais bien la constitution de grandes villes disposant d'une capacité administrative accrue. Le modèle d'organisation retenu par le gouvernement semble être un alliage de centralité et de localité : centralité au plan du gouvernement municipal et localité au plan des conseils d'ar-

rondissements. Toutefois, la recherche d'une plus grande équité fiscale et d'une efficacité administrative accrue ne saurait faire l'économie d'un renforcement démocratique. Pour les citoyennes et les citoyens, l'arrondissement semble être la clé de voûte de l'organisation démocratique de la structure politico-administrative des nouvelles villes.

Compte tenu des délais très serrés de la mise en marche des nouvelles villes, il est peu probable qu'émergent de vérita-

bles partis politiques municipaux à la mesure des territoires concernés. On peut alors craindre que les partis politiques provinciaux ou les grands groupes d'intérêts, déjà organisés à l'échelle des territoires fusionnés, ne tentent de contrôler le jeu à l'échelle du nouveau territoire.

Le 4 novembre 2001, les citoyens des « nouvelles » villes iront aux urnes pour l'élection de leurs conseillers et maire. D'ici là, ce sont des comités de transition qui verront à mettre en place l'organisation des villes. Ces comités, composés de sept personnes désignées par le gouvernement, devront : choisir le directeur général, le greffier et le trésorier; réaliser la transition syndicale; produire le

premier budget de la ville; ajuster les limites des arrondissements.

De plus, compte tenu de la contrainte du calendrier de réorganisation, le mandat des comités de transition ne pourra s'exécuter qu'en disposant d'une forte centralisation. En conséquence, les premiers élus municipaux se retrouveront à la gouverne d'une administration municipale centralisée. Il y aura un risque de tension dans les rapports entre le conseil exécutif de la nouvelle ville et les conseils d'arrondissements. Cette tension pourrait produire soit une avancée démocratique ou une dérive centralisatrice, selon l'importance réelle des arrondissements.

La question des pouvoirs dévolus aux arrondissements soulève l'incertitude. La ministre Harel déclarait (en novembre dernier) qu'elle aurait pu accorder plus de pouvoirs aux arrondissements si seulement les maires avaient apporté une contribution plus positive à la réorganisation municipale. À l'heure des comités de transition, la participation des maires à l'implantation des nouvelles villes pourrait rendre un fier service aux citoyens dans le sens d'un renforcement de la capacité d'action des arrondissements. La question du financement des arrondissements représente une zone d'incertitude forte. Idéalement, la réponse à cette question devrait permettre de considérer les écarts de richesses et de revenus des arrondissements.

Le territoire de proximité est une référence spatiale et identitaire qui demeure l'espace premier de l'action citoyenne. La formule du conseil d'arrondissement permet la prise en compte de cette réalité du territoire et marque l'importance de la délimitation de l'arrondissement. Il s'agit là d'un enjeu déterminant pour les citoyens, particulièrement pour ceux de l'actuelle ville de Montréal. Le conseil d'arrondissement aura des compétences notamment dans les domaines suivants : l'urbanisme, la protection des incendies, la voirie locale, l'enlèvement des matières résiduelles, les loisirs, les parcs et la culture. Le conseil sera élu par les citoyens : il disposera donc de la légitimité et de la responsabilité démocratique. L'action

citoyenne des résidents d'un arrondissement impliquera non seulement le droit de vote mais aussi une réelle capacité d'opposition et de recours au référendum. Ce pouvoir des citoyens est certainement une avancée démocratique pour les résidents des villes actuelles de Québec et de Montréal.

L'organisation démocratique des nouvelles villes demande que soit confirmé le rôle essentiel des conseils d'arrondissement, tant dans la phase d'implantation coordonnée par le comité de transition que lors de l'accession des premiers élus à la gouverne des arrondissements et de la ville. Pour que cela puisse advenir, il importe que les citoyens soient vigilants et attentifs à la mise en marche de l'organisation des nouvelles villes. Le premier exercice sera déterminant en ce qui

concerne les bons et mauvais plis que prendront tant les villes que les arrondissements. C'est pourquoi il importe que les fondations des conseils d'arrondissements (délimitation territoriale, financement, pouvoirs et modes de fonctionnement) soient solidement établies. En cas contraire, il ne resterait plus qu'un pouvoir municipal centralisé.

Il est essentiel que l'action citoyenne puisse se manifester afin que l'arrondissement soit la clé de voûte de l'organisation démocratique des nouvelles villes. Encore faut-il qu'on lui en donne l'espace. ●



Une rebuffade pour la droite?

Aux lendemains des dernières élections, la droite canadienne ne se porte peut-être pas si mal

FRANÇOIS ROCHER

L'Alliance canadienne (AC) n'a que marginalement fait mieux par rapport à l'élection de 1997. Le *Reform Party* avait alors récolté 19,4 % des suffrages exprimés et fait élire 60 députés à la Chambre des communes; cette fois-ci, il a obtenu 25,5 % des voix et 6 députés de plus.

Stockwell Day a réussi à accroître le soutien à son parti dans toutes les provinces canadiennes, à l'exception de la Nouvelle-Écosse. Il a particulièrement bien fait en Saskatchewan (47,7 % du vote) et au Manitoba, où ce parti a enregistré sa progression la plus significative – de 23,7 à 32,4 % du vote; il a réussi à consolider ses appuis en Alberta et en Colombie-Britannique. Mais ces résultats ne font que confirmer le caractère régional de l'AC. On se rappellera que la

principale, sinon l'unique raison qui avait amené Preston Manning à transformer le *Reform Party* en ce qui allait devenir l'AC, était de convaincre les électeurs de l'Ontario d'appuyer sa formation politique. Le discours qu'il a prononcé en janvier dernier, à la veille du congrès de formation de l'AC, s'intitulait « Think Big ». Le 28 novembre, à son réveil, il devait se dire : « qui trop embrasse, mal étirent ». L'AC a certes accru ses appuis en Ontario, passant de 19,1 à 23,6 % des voix exprimées. Mais la percée tant souhaitée et tant attendue n'a pas eu lieu. Plusieurs raisons, notamment d'ordre conjoncturel, expliquent ces résultats.

L'élection a été déclenchée par un Premier ministre qui savait fort pertinemment que l'AC n'était pas prête à affronter l'électorat. Bien que politicien expérimenté sur la scène provinciale,

L'AUTEUR EST PROFESSEUR
AU DÉPARTEMENT DE
SCIENCE POLITIQUE DE
L'UNIVERSITÉ CARLETON,
À OTTAWA

a

Stockwell Day en était à ses premières armes sur la scène politique fédérale. Si les campagnes électorales mettent beaucoup l'accent sur les chefs, il n'en demeure pas moins que l'organisation dans les comtés est un facteur important pour « faire sortir le vote ». Cela a très bien fonctionné dans l'Ouest, où ce parti

continué à diviser le vote dans plusieurs circonscriptions électorales.

Mais ces facteurs conjoncturels n'expliquent pas tout. Pour bon nombre d'électeurs à l'est du Manitoba, l'Alliance n'est que la réincarnation du *Reform Party*, sous un autre nom et avec un nouveau chef. Cette formation demeure donc entachée des tares qui affectaient la formation précédente. En Ontario, notamment, un gouvernement fédéral fort a toujours été perçu comme une bonne chose – comme sur la côte de

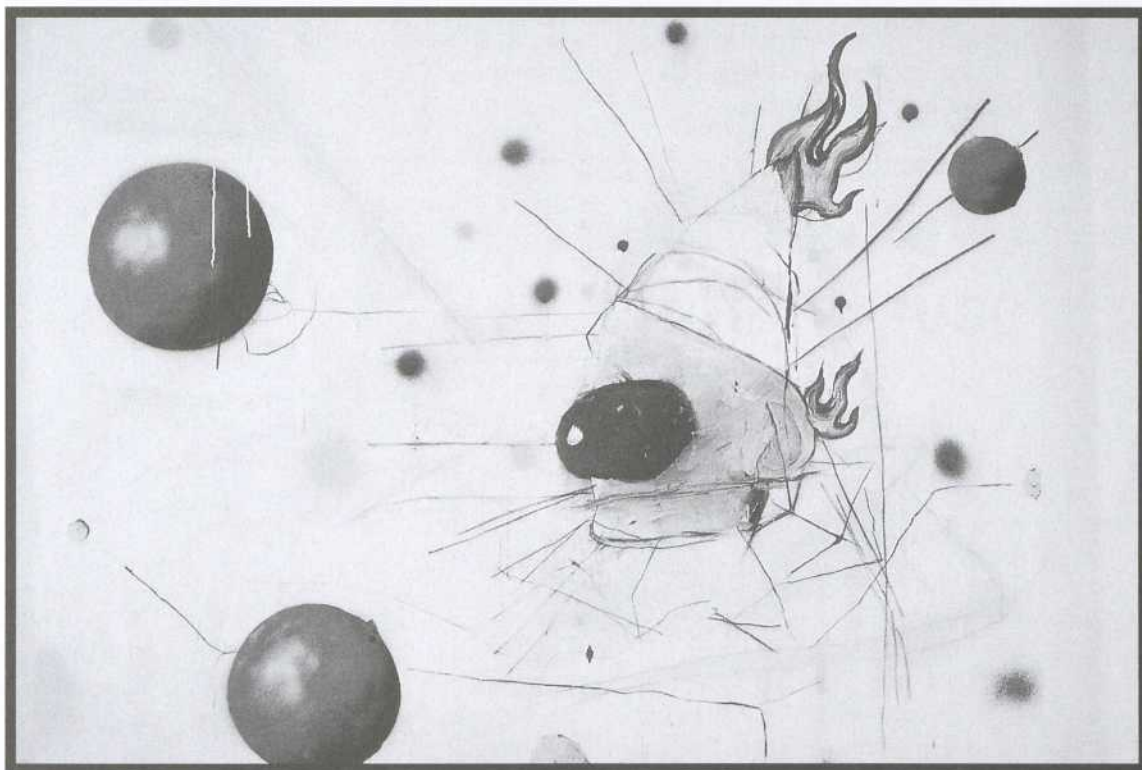
L'Ontario est particulièrement sensible à la question de l'unité canadienne et juge risquée l'approche décentralisatrice prônée par M. Day, sans compter que l'Alliance continue à y être perçue comme étant peu ouverte à l'endroit de la diversité qui caractérise la société canadienne. Quant au Québec, le principal clivage politique ne suit pas la ligne de fracture gauche/droite, mais se polarise en

fonction de la question nationale, comme chacun sait. Tant que le Bloc québécois constituera une force politique significative, le succès des formations de droite y sera hypothéqué.

En dépit des résultats plutôt décevants de l'AC, il serait toutefois inexact de que la droite se porte mal au Canada. Parce que le vote de droite demeure assez imposant si on combine les voix reçues par l'Alliance et le Parti progressiste-conservateur, qui rassemblent toujours environ 40 % de l'électorat canadien. Mais aussi parce que les libéraux au pouvoir, sentant que la principale menace vient de la droite, seront tentés d'« emprunter » des politiques mises de l'avant par l'Alliance afin de

consolider leur base électorale. Ce phénomène est déjà perceptible à plusieurs égards : le mini-budget de Paul Martin en est une démonstration éloquentes avec ses 100 milliards de baisse d'impôts en cinq ans.

Finalement, les libéraux ne pourront pas toujours compter sur la faiblesse de l'opposition pour se maintenir au pouvoir et l'usure du temps risque fort d'avantager, à terme, l'Alliance et son approche populiste de droite. ●



SYLVAIN
BOUTHILLETTE,
BROCCOLINI
L'ILLUMINÉ, 1999,
HUILE SUR TOILE,
127 X 168 CM

a des racines profondes, mais s'est avéré particulièrement difficile en Ontario et dans les provinces de l'Atlantique.

Par ailleurs, et quoi qu'on en pense, les campagnes combinées des libéraux et des néo-démocrates ont pu jeter un doute sur les intentions de l'Alliance en ce qui concerne l'avenir des programmes de soins de santé au Canada. De même, le discours plutôt incohérent de ce parti au sujet des référendums sur les questions controversées que sont l'avortement, l'immigration et la peine de mort, a pu décourager certains électeurs d'appuyer ce parti. Le refus de Joe Clark de participer à la fusion des forces de droite a

l'Atlantique, la région comptant le plus sur les programmes fédéraux pour soutenir des économies locales en pleine restructuration. Non seulement s'agit-il d'un contrepoids efficace aux gouvernements provinciaux qui voudraient en mener trop large, mais les programmes fédéraux de soutien aux entreprises ont largement contribué à la modernisation de l'infrastructure économique de la province la plus peuplée du Canada. Qui plus est, la présence des libéraux à Ottawa constitue une police d'assurance pour bon nombre d'Ontariens contre les excès du gouvernement conservateur de Mike Harris.

La voix de la rue



de la société civile. Alors que plusieurs lobbies veulent réduire à trois fois rien les interventions du Parlement, une telle confiance est ici vraiment importante pour l'avenir de notre système démocratique.

Au cœur de tous ces efforts, je trouve la conviction que l'agenda de justice sociale de la rue doit entrer au Parlement et devenir le sien : c'est peut-être là le point déterminant de ces deux initiatives collectives. Les personnes exclues de la richesse collective comprennent que de nouveaux partages des richesses doivent avoir lieu. Elles se tournent alors vers l'État, qui seul peut changer l'agenda en cours et soutenir leurs efforts de changement.

L'agenda de justice sociale de la rue doit entrer au Parlement et devenir le sien.

Peut-être les députés et le gouvernement n'ont-ils pas vu ce formidable goût de changement, le réduisant à une brochette de revendications d'un lobby plus ou moins influent. Veulent-ils conserver leur marge de manœuvre et ne pas se laisser imposer un nouvel agenda, fut-il porté par des milliers de citoyennes et de gens appauvris? Soit. Il n'en reste pas moins que l'intention gouvernementale, exprimée au dernier Sommet socio-économique, de reconnaître le mouvement communautaire comme nouveau partenaire politique – ce qui en avait déjà laissé plus d'un sceptique – vient de prendre du plomb dans l'aile.

Cette incompréhension gouvernementale va-t-elle nourrir le scepticisme ambiant et augmenter la méfiance de la population à l'égard des députés et du gouvernement? Va-t-elle convaincre les gens à l'œuvre dans ces initiatives collectives de mieux s'organiser comme mouvement social, de proposer des lieux nouveaux de réflexion politique, ou

encore des projets économiques alternatifs? Se pourrait-il que plusieurs députés, de plus en plus réduits au rôle de figurants au Parlement, redécouvrent dans le temps qui s'ouvre les vertus de contacts plus réguliers avec la population?

Chose certaine, l'écart grandissant qui se creuse entre la population la plus fragilisée de notre société et le Parlement ne sera pas réduit par quelques pirouettes ou « astuces » politiques. Le gouvernement pourra toujours continuer à jeter du lest et à répondre à l'une ou l'autre des demandes. Mais ce sera se raconter des histoires. Car cet écart révèle l'absence d'orientations décisives. Chaque ministère y va, depuis des mois, de sa réforme. Mais on cherche en vain les liens transversaux.

À l'heure où le gouvernement décide enfin d'unifier les municipalités, il n'a pas encore dépassé les découpages issus des réformes des différents ministères. Il y a fort à parier qu'il n'y parviendra pas, à moins qu'il décide d'écouter attentivement la population. Il ne s'agit pas ici de tenter de lui vanter ses réalisations, qui sont nombreuses. Ni de se limiter à redorer son credo politique, qui trouve encore des échos. Il s'agit de se taire et de redonner la parole à un peuple qui a des idées neuves et une bonne longueur d'avance sur les faiseurs d'images.

GUY PAIEMENT

La marche des femmes et le projet de loi contre la pauvreté – qui ont donné lieu, ces derniers mois, à une vaste consultation dans toutes les régions du Québec – ont mobilisé des milliers de personnes. Les revendications retenues ont été portées au Parlement mais ont obtenu des réponses officielles des plus timides. L'augmentation de dix cents du salaire minimum a été reçue comme une gifle par les femmes, et la promesse de fournir un peu d'argent aux maisons pour femmes violentées comme un simple prix de consolation. Le refus gouvernemental du projet de loi contre la pauvreté, même enrobé d'une promesse de stratégie globale contre la pauvreté pouvant s'inspirer de certains principes affirmés dans le projet, a suscité une grande déception. Des milliers de personnes entendent bien veiller à ce que les choses n'en restent pas là.

Les deux événements valorisent la démocratie directe. Les personnes consultées ont discuté de leur vie, de leurs difficultés, de leurs rêves et de leurs désirs de changer les situations inacceptables. Elles ont débattu de nombreuses propositions dans d'innombrables assemblées. Ce regain d'intérêt pour la discussion publique et politique a de quoi susciter l'admiration, surtout dans le contexte d'indifférence actuel. Il me semble témoigner d'une valorisation de l'État et de sa capacité à se poser en partenaire

L'AUTEUR EST AGENT DE RECHERCHE ET DE DÉVELOPPEMENT AU CENTRE SAINT-PIERRE

Apocalypse now?

ANNE-MARIE AITKEN

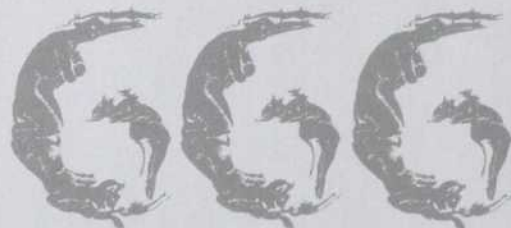


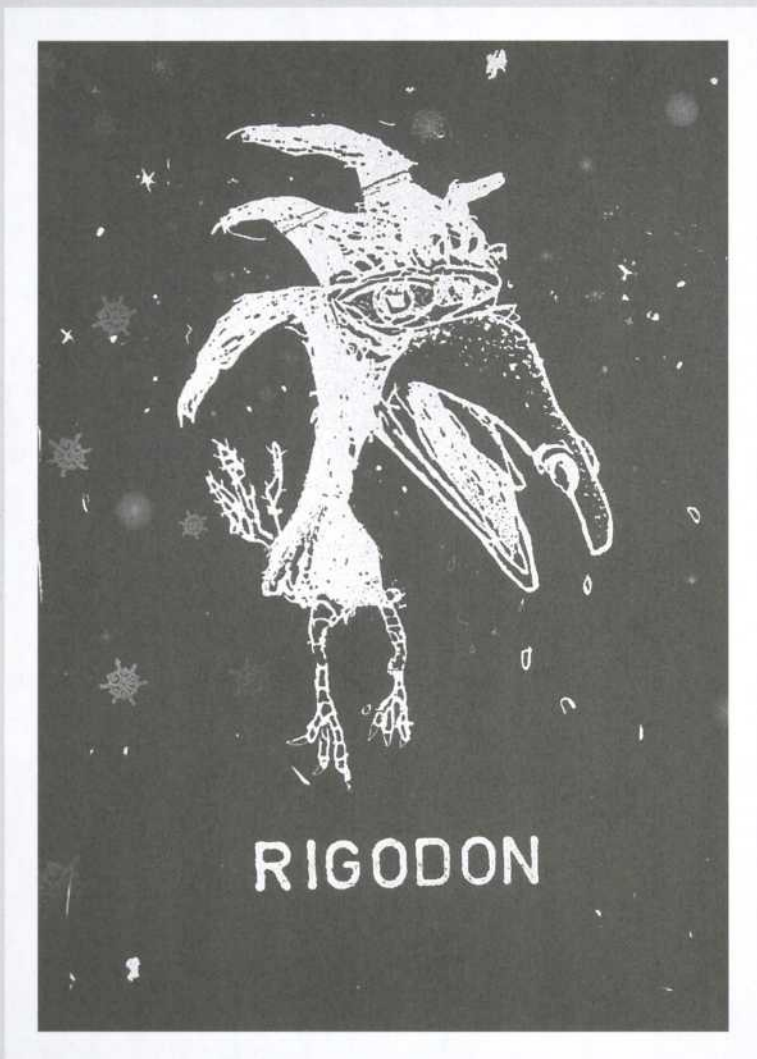
Il y a de l'apocalypse dans l'air. Non seulement parce que nous avons changé de millénaire et que ce numéro de *Relations* porte le chiffre de la Bête, mais aussi parce que notre planète souffre de toutes sortes de maux et de malheurs auxquels nous n'entrevoions pas d'issue immédiate. Saisis par une impression de fin du monde, tout au moins de fin d'un monde, nous sommes guettés par l'impuissance, voire par le désespoir, déçus de ne pas voir se réaliser les rêves pour lesquels nous déployons cependant tant d'énergie. Nous ne sommes pas les seuls dans ce cas : aujourd'hui comme hier, cinéastes, romanciers, auteurs de BD, journalistes et sectes s'approprient le thème apocalyptique pour sombrer dans l'épouvante et le chaos.

Pourtant, le mot grec qui ouvre le dernier livre de la Bible ne connote rien de catastrophique. Il signifie « dévoiler » : enlever ce qui, au premier regard, empêche la lecture ou la compréhension d'un événement. Dans le livre de l'*Apocalypse*, ce dévoilement s'opère à travers la prophétie d'un homme emprisonné parce qu'il refuse, au nom de ses convictions, de se soumettre au pouvoir absolu de l'empereur romain. Dans sa prison, il « voit », plus exactement il entend la Voix lui donner l'ordre d'écrire ce qu'il voit. Il rédige alors un message apocalyptique à travers lequel il lance un appel au courage et à la résistance à ceux et celles qui, comme lui, subissent la persécution. Ce message plein d'espérance déploie un certain sens de l'histoire.

La différence entre la prophétie et l'apocalypse est éclairante pour mieux saisir ce sens de l'histoire. Les prophètes agissent dans le monde existant où ils lisent et rappellent l'action de Dieu. Les écrivains apocalyptiques, eux, condamnent l'ordre établi, annonçant la venue d'un âge futur en rupture radicale avec l'âge présent, marqué par l'emprise des puissances maléfiques. Pour les uns comme pour les autres, le monde est dans l'histoire. Seule la perspective change : les prophètes cherchent à reconstruire le monde qui est sur la terre, les autres à restaurer la conscience et l'espérance en annonçant un monde différent dans cette même histoire. Ainsi pourrait-on traiter les uns de réformistes, les autres de radicaux.

L'auteur de l'*Apocalypse*, lui, nous convie à ne pas attendre la fin des temps pour reconnaître que l'histoire est ouverte sur l'à-venir et que cet avenir est déjà inscrit comme un germe dans le présent. Le monde n'est pas malade, il est en travail d'enfantement! L'avènement de ce monde nouveau fonde notre espérance. Les chrétiens le nomment Royaume de Dieu, déjà là et pas encore, tout proche de l'œil de celui qui ne se limite pas au visible. D'autres le reconnaissent à travers une histoire qu'ils perçoivent non close sur elle-même mais habitée d'une transcendance qui épouse son immanence même. Dans un cas comme dans l'autre, l'ouverture de l'histoire peut triompher des enfermements mortifères.





« C'est maintenant, et toujours maintenant.
Il n'y a pas à attendre bien que ce soit
comme une obligation d'attendre. »
MAURICE BLANCHOT

Les divers articles de ce dossier tentent de s'approcher, chacun à leur manière, de ce surgissement de l'espérance au sein de toute noirceur et voie sans issue. Trois textes, trois regards. Fernand Jutras nous avertit d'emblée qu'il faut une bonne dose d'humour pour approcher la grandiose mise en scène qu'est le livre de *l'Apocalypse*. Après avoir écarté les fausses pistes que la lecture de l'ouvrage a empruntées au cours de l'histoire et qu'elle est encore susceptible d'emprunter aujourd'hui, il défriche le chemin pour dégager quelques ouvertures et beaux points de vue à ne pas manquer.

Pablo Richard, enrichi par sa rencontre avec les populations opprimées d'Amérique latine, livre une lecture originale de l'histoire qu'il voit à deux dimensions : la visible et l'invisible, tout en soulignant la puissance des mythes qui aident à se forger une conscience historique et une identité. Quant à Richard Dubois, il nous livre sa lutte avec une écriture et nous apprend la patience de la lecture. Par sa façon non conformiste de remettre *l'Apocalypse* au goût du jour, son article fournit un excellent contrepoint.

Apocalypse now? Puisse ce dossier vous faire désirer l'apocalypse pour bientôt, si ce n'est pour maintenant.

SYLVAIN BOUTHILLETTE,
RIGODON, SÉRIGRAPHIE,
1999, 60 X 72 CM

Message pour temps de crise

L'*Apocalypse* est avant tout un message d'espérance qui donne le courage de tenir dans l'épreuve et d'inventer une nouvelle façon de vivre.

FERNAND JUTRAS



Reconnu comme un des livres les plus controversés de la Bible, l'*Apocalypse* rebute et fascine à la fois. Ce texte effraie par sa démesure, le foisonnement et la violence de ses symboles. Il attire par son langage mystérieux et par tous les fantômes qu'il ne manque pas de faire lever dans l'imagination du lecteur. Écrit sur le tard par rapport aux autres livres du Nouveau Testament, soit vers les années 90, c'est avec difficulté qu'il a été accepté par l'Église comme livre canonique, même s'il est rapidement devenu une des œuvres les plus populaires. On ne compte plus les œuvres d'art, à toutes époques, qui s'en sont inspirées. Évidemment, des sectaires de tout acabit en ont donné les interprétations les plus débridées.

Fausse piste

L'*Apocalypse* étant un livre codé, il est nécessaire de l'aborder avec la bonne clé. Or, les interprétations les plus populaires nous orientent vers de mauvaises pistes. Non, l'*Apocalypse* n'est pas un simple film d'horreur, pétard psychédélique de feu et de sang dont se réclament plusieurs œuvres contemporaines. Fracas et violence caractérisent de fait tous les récits apocalyptiques qui nous sont connus. C'est le propre de ce genre littéraire, florissant dans le monde juif des deux derniers siècles avant Jésus Christ. Cependant, cette violence n'est jamais gratuite : elle est au service d'un message plus profond, comme nous le verrons plus loin.

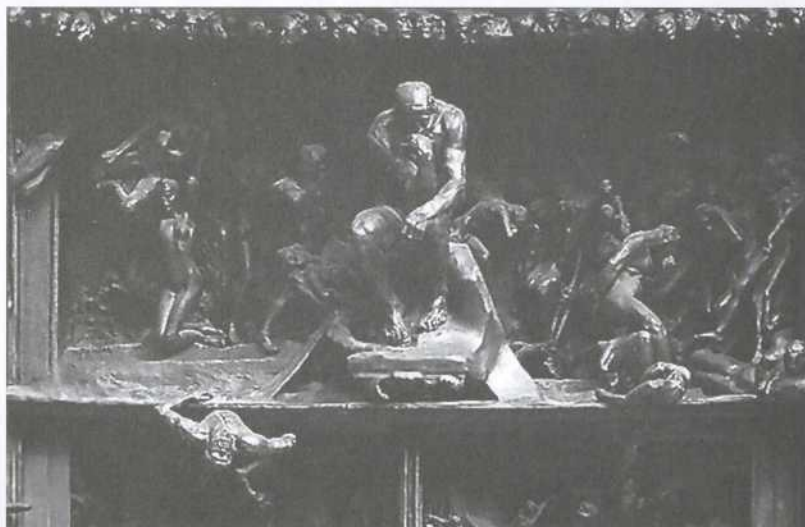
L'*Apocalypse* chrétienne de Jean n'est pas non plus une prédiction du futur. L'auteur n'est ni un Nostradamus, ni un Alvin Toffler (*Le choc du futur*, Denoël, 1971). Deux chapitres (21 et 22) parlent bien d'un lointain futur, celui de la dernière venue du Christ, à la fin des temps, mais en des termes très vagues; le but de l'auteur n'est pas de prédire l'avenir, mais de donner un sens à l'Histoire. Les quelque vingt autres chapitres sont ceux d'un prophète, c'est-à-dire, selon l'expression d'Isaïe, d'un « veilleur », un voyant qui perçoit et proclame, dans un style apocalyptique, les enjeux réels qui se cachent dans la réalité qui lui est contemporaine. Inutile donc d'essayer d'y retracer les événements de l'an 2000, ni l'annonce de catastrophes imminentes.

Notons en passant qu'une autre lecture, toujours dans la ligne de la prédiction de l'avenir, a eu beaucoup de succès en Occident : le millénarisme. Quelques versets de l'*Apocalypse*, au chapitre 20, annoncent que le Christ victorieux reviendra un jour, pour régner pendant mille ans. Ce passage (d'autant plus difficile à interpréter qu'un jour, pour Dieu, égale mille ans, selon le psaume 90), fut abondamment commenté, entre autres par Augustin et Joachim de Flore. En est issue une utopie qui a fait fortune : l'espoir d'un âge d'or à venir, qui a inspiré plus d'un visionnaire à toutes les époques.

Une des excroissances aberrantes de cette utopie vivace fut la grande Peur du millénaire. Partiellement inventée par l'historien Michelet à propos de l'arrivée de l'an 1000, elle a été ressuscitée récemment à propos de l'an 2000. Pétard mouillé, comme on l'a vu, et qui montre bien comment, d'une certaine manière, les humains aiment bien jouer à se faire peur.

Vacarme, fracas, épreuves

Je crois avoir commencé à comprendre l'*Apocalypse* un soir, dans une église de Montréal, lors d'une soirée de prière qui clôturait une Marche en souvenir de monseigneur Romero.



Pour protester contre la guerre et la torture, des jeunes avaient inventé une mise en scène apocalyptique (inspirée d'ailleurs du film *Apocalypse Now*) : sur un fond de vrombissement d'hélicoptères militaires, on frappait à grands coups de barres de fer des tôles suspendues à des échafauds. Vacarme assourdissant qui exprimait parfaitement, par ailleurs, le sentiment que partageaient tous les participants : l'intolérable devant le massacre de milliers d'innocents et le désir impérieux de changer cette situation. L'*Apocalypse* est en effet une manière fracassante de dire les choses, une mise en scène.

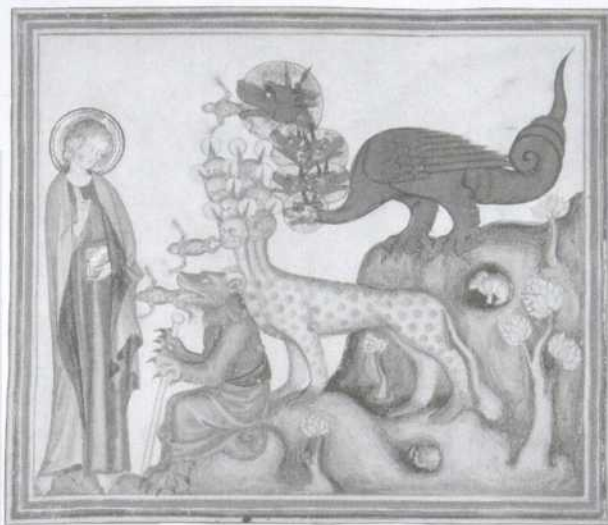
C'est pourquoi il faut une certaine dose d'humour pour lire l'*Apocalypse* de Jean. Certes, il n'y a pas de quoi rire dans ce texte qui déborde de bruits et de fureur. Mais, justement, ce

LA PORTE DE L'ENFER,
DÉTAIL. AUGUSTE
RODIN, 1889

Les deux bêtes

Alors, je vis monter de la mer une Bête qui avait dix cornes et sept têtes, sur ses cornes dix diadèmes et sur ses têtes un nom blasphématoire. La Bête que je vis ressemblait au léopard, ses pattes étaient comme celles de l'ours, et sa gueule comme la gueule du lion. Et le Dragon lui conféra sa puissance, son trône et un pouvoir immense. L'une de ses têtes était comme blessée à mort, mais sa plaie mortelle fut guérie. Émerveillée, la terre entière suivit la Bête. Et l'on adora le Dragon parce qu'il avait donné le pouvoir à la Bête, et l'on adora la Bête en disant : qui est comparable à la Bête et qui peut la combattre?

Alors je vis monter de la terre une autre Bête. Elle avait deux cornes comme un agneau, mais elle parlait comme un dragon. Tout le pouvoir de la première Bête, elle l'exerce sous son regard. Elle fait adorer par la terre et ses habitants la première Bête dont la plaie mortelle a été guérie. Elle accomplit de grands prodiges, jusqu'à faire descendre du ciel, aux yeux de tous, un feu sur la terre. Elle séduit les habitants de la terre par les prodiges qu'il lui est donné d'accomplir sous le regard de la Bête. Elle les incite à dresser une image en l'honneur de la Bête qui porte la blessure du glaive et qui a repris vie. Il lui fut donné



d'animer l'image de la Bête, de sorte qu'elle ait même la parole et fasse mettre à mort quiconque n'adorerait pas l'image de la Bête.

À tous, petits et grands, riches et pauvres, hommes libres et esclaves, elle impose une marque sur la main droite ou sur le front. Et nul ne pourra acheter ou vendre, s'il ne porte la marque, le nom de la Bête ou le chiffre de son nom. C'est le moment d'avoir du discernement : celui qui a de l'intelligence, qu'il interprète le chiffre de la Bête, car c'est un chiffre d'homme : et son chiffre est 666.

APOCALYPSE, 13, 1-4. 11-18 (TRADUCTION TOB)

foisonnement d'images violentes est une mise en scène. Il faut regarder avec un œil amusé ce théâtre dont la machinerie a de quoi faire pâlir Shakespeare et Spielberg réunis. Mise en scène d'autant plus déroutante qu'elle emprunte et mélange des images provenant de sources bibliques très anciennes et très éloignées de notre culture. Il ne faudrait surtout pas lire l'*Apocalypse* au premier degré.

Ce théâtre violent porte un message. Il est d'abord portrait symbolique de la réalité contemporaine de l'auteur. L'*Apocalypse* est en effet un livre bien daté. Sous prétexte de lire le futur (ce qui est l'artifice de toutes les apocalypses), il décrit de fait le vécu des chrétiens de l'époque. Une situation très pénible, d'après ce que nous pouvons en savoir par ailleurs : persécutions violentes sous l'empereur Néron, dans les années 60, sporadiques par la suite; destruction du Temple de Jérusalem en 70, ce qui fut une catastrophe épouvantable aussi pour les premiers chrétiens d'origine juive; dissensions grandissantes avec les Juifs, parce que le christianisme continuait à se démarquer du judaïsme; conflit surtout avec l'empire romain qui en était venu à imposer le culte religieux de l'empereur, intolérable pour les chrétiens.

L'*Apocalypse* est donc un livre qui appartient à une période d'épreuves. Et on commence à en comprendre l'intention quand, justement, on découvre qu'il est un message d'espérance. La clé principale de ce livre codé est relativement simple : il y a un combat à finir entre l'Agneau (entendez le Christ crucifié et ressuscité) et les forces du Mal (l'antique Dragon et

son acolyte, la fameuse Bête, qui personnifie l'empire romain). Le message fondamental au service duquel résonne tout ce vacarme de trompettes et de chevauchées est celui-ci : « Courage et persévérance, car la résurrection est déjà le gage de la victoire finale du Christ! »

Voilà ce qu'ont probablement facilement compris les contemporains de ce livre. L'*Apocalypse* leur aura permis de tenir le coup dans l'épreuve et donné le courage de continuer d'inventer une nouvelle façon de vivre.

Brûlante actualité

Ce livre, très actuel pour les lecteurs des années 90, le reste aussi pour nous, malgré un abord très difficile. Répétons qu'un certain humour demeure nécessaire. Il serait dangereux de pousser trop loin la dichotomie Bien et Mal, et de démoniser qui que ce soit. Laissons aux fondamentalistes la grande pureté et les démarcations trop claires.

Cela dit, les correspondances avec notre époque sont nombreuses. La réalité fondamentale ne demeure-t-elle pas la même? L'effort pour rendre notre monde plus humain est une lutte sans fin. Le grand combat est toujours à reprendre. Qu'il suffise d'évoquer la destruction de l'environnement, les conflits dévastateurs dans de nombreux pays du monde, la montée des fondamentalismes, l'écrasante suprématie du Marché sur toutes les affaires humaines.

Il n'est pas très difficile, non plus, d'appliquer la figure de la Bête à certains systèmes dont les effets sont tout à fait

pervers et déshumanisants. Par la propagande officielle, cette « Bête » continue de marquer ses sujets sur le front (manière de penser) ou sur la main (manière de travailler). Et son « culte » nous est toujours imposé, comme en témoignent les nombreuses liturgies télévisées qui sacralisent pouvoir, performance et argent.

Les victimes et les exclus sont nombreux. C'est pourquoi ce régime fratricide doit cesser. Le verdict du chapitre 18 s'applique toujours :

Nos victoires sont bien petites, mais les déceptions sont grandes et les échecs démoralisants.

« Babylone » (nom symbolique pour cet empire) doit disparaître, car on a trouvé chez elle le sang des innocents.

Nous vivons à notre tour une période de crise. Une certaine

réalité avance sur nous comme un rouleau compresseur contre lequel nous nous sentons impuissants. Qui, par exemple, peut prétendre arrêter la destruction des États-nations un peu partout dans le monde? Qui peut stopper la mainmise du Marché sur tous les aspects du vivant, sur l'environnement, la santé, l'éducation? Nos victoires sont bien petites, mais les déceptions sont grandes et les échecs démoralisants.

Impression intolérable de fatalité, pour plusieurs. L'espérance chavire.

C'est ici que nous avons besoin d'apocalypse. Comme disait Tolstoï, « nous choisissons l'apocalypse parce que nous n'avons plus d'espérance ». Le rôle spécifique de l'apocalypse est en effet de décaper l'imaginaire et de reconstruire l'espérance, comme elle l'a fait pour les chrétiens des années 90.

Ce rapide survol nous laisse sur une question : que serait aujourd'hui l'équivalent de l'apocalypse?

La chute de Babylone

Je vis ensuite un autre ange descendre du ciel. Il avait un grand pouvoir et la terre fut illuminée de sa gloire. Il s'écria d'une voix forte : « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande; elle est devenue demeure de démons, repaire de tous les esprits impurs, repaire de tous les oiseaux impurs et odieux. Car elle a abreuvé toutes les nations du vin de sa fureur de prostitution : les rois de la terre se sont prostitués avec elle, et les marchands de la terre se sont enrichis de la puissance de son luxe. »

Et j'entendis une autre voix qui, du ciel, disait : « Sortez de cette cité, ô mon peuple, de peur de participer à ses péchés, et de partager les fléaux qui lui sont destinés. Car ses péchés se sont accumulés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses injustices. Payez-la de sa propre monnaie, rendez-lui au double ce qu'elle a fait. Dans la coupe où elle a mêlé ses vins, mêlez-en pour elle le double. »

Autant elle s'est complu dans la gloire et le luxe, autant rendez-lui de tourment et de deuil. Puisqu'elle dit en son cœur :

Il me semble d'abord qu'elle n'a pas nécessairement à être chrétienne, ni même religieuse. Il est tout à fait possible d'affirmer des valeurs transcendantes et radicales en dehors d'un contexte religieux.

Cela dit, les chrétiens, à la condition d'y croire eux-mêmes, ont certainement un trésor bien spécifique à partager. Puisqu'en Jésus Christ Dieu a fait alliance avec les plus pauvres, il devient intolérable que soit versé le sang des innocents; l'attention aux petits, aux délaissés et aux victimes devient un critère pour une nouvelle manière de vivre.

Une apocalypse moderne parlera elle aussi de fin d'un monde et utilisera, bien sûr, un langage symbolique. De ce côté, nous sommes bien servis : bombes atomiques et bactériologiques, guerre des étoiles, pollution, conflits et désastres de toutes sortes, les thèmes ne manquent pas et certains médias y puisent d'ailleurs abondamment.

Le message en sera un de rupture. Certaines valeurs, telles la dignité de la personne, la justice ou la paix, tombent de manière verticale sur nos systèmes et idéologies. S'il faut rompre vraiment, cela implique fracas et cassure.

Le message, enfin, en sera un qui puisse reconstruire et ranimer l'espérance. La vie est plus forte que l'inertie, la bêtise, le mal et même la mort!

Reste à nous demander où sont les « prophètes », les « voyeurs » d'aujourd'hui, pour dire ces paroles de feu. Ils sont ces jeunes qui frappent sur des tôles ou qui jouent du *Heavy Metal*. Ils sont de bruyants manifestants qui affrontent matraques et poivre de Cayenne pour crier : « Nous ne sommes pas de la marchandise! ». Ils sont des poètes ou des artistes... Ils sont...

Mais peut-être est-il bon de relire l'*Apocalypse* de Jean pour mieux les entendre! ●

je trône en reine et ne suis point veuve, jamais je ne verrai le deuil, à cause de cela viendront sur elle, en un seul jour, les fléaux qui lui sont destinés : mort, deuil, famine, et elle sera consumée par le feu. Car puissant est le Seigneur Dieu qui l'a jugée.

Alors ils pleureront et se lamenteront sur elle, les rois de la terre qui ont partagé sa prostitution et son luxe, quand ils verront la fumée de son embrasement. Ils se tiendront à distance par crainte de son tourment, et ils diront : « Malheur! Malheur! Ô grande cité, Babylone, cité puissante, il a suffi d'une heure pour que tu sois jugée! »

Et les marchands de la terre pleurent et prennent son deuil, car nul n'achète plus leurs cargaisons, cargaisons d'or et d'argent, de pierres précieuses et de perles, de lin et de pourpre, de soie et d'écarlate; bois de senteur, objets d'ivoire, de bois précieux, de bronze, de fer ou de marbre, cannelle et amome, parfums, myrrhe et encens, le vin et l'huile, la fleur de farine et le blé, les bœufs et les brebis, les chevaux et les chars, les esclaves et les captifs.

APOCALYPSE 18 (TRADUCTION TOB)

La force de l'espérance

Loin d'être un discours sur la fin du monde, *l'Apocalypse* donne sens à l'histoire et nourrit la résistance à l'oppression.

PABLO RICHARD



Le livre de *l'Apocalypse* s'adresse aux sept Églises d'Asie Mineure : « Ce que tu vois, écris-le dans un livre et envoie-le aux sept Églises » (Ap 1, 11). Il s'agit bien d'un livre éminemment ecclésial. Le Christ est présent au milieu de ces sept Églises : il les connaît, les corrige et les anime. Parmi elles, il y a des communautés parfaites (comme celles de Smyrne et de Philadelphie), il y a des communautés déficientes (Éphèse et Thyatire), d'autres en pleine crise (celle de Sardes), et enfin une qui est carrément abominable (celle de Laodicée). À cette dernière, Jésus ressuscité adresse sans doute une des paroles les plus tendres de *l'Apocalypse* : « Regarde, je me tiens à la porte et je frappe... ». Ces Églises ne comportent pas de structure hiérarchique. Leur chef, c'est le Christ lui-même.

Contrairement à ce que l'on pense souvent, *l'Apocalypse* n'est pas un livre de peur et de terreur, mais un livre d'espérance. Il ne joue pas tant sur la persécution et l'oppression que sur le chaos et l'exclusion dans lesquels vivent les chrétiens. Au cœur de ce contexte, *l'Apocalypse* cherche à reconstruire l'espérance, la conscience et l'identité des croyants, pour les rendre capables de résister et de rêver d'un monde meilleur.

Dans la Bible, les prophètes agissent à l'intérieur du système : ils dénoncent le roi, les prêtres et les autres dirigeants d'Israël. Les auteurs d'apocalypse, eux, sont loin du système. Ils subissent le chaos plus que l'oppression. C'est pourquoi ils s'attachent à reconstruire l'espérance plutôt qu'à dénoncer le système. Aujourd'hui, nous passons – nous aussi – de la prophétie à l'apocalypse, de la protestation à la proposition, de la seule dénonciation à la mise en place de la résistance. *L'Apocalypse* est un livre très actuel, justement parce qu'il cherche à reconstruire l'espérance et la conscience, dans un contexte de chaos et d'exclusion.

Ce qui est le plus important à repérer dans le livre de *l'Apocalypse* est l'eschatologie, c'est-à-dire le discours sur la fin ultime de l'histoire. L'événement eschatologique majeur de *l'Apocalypse* est la résurrection du Christ et sa présence vive dans l'Église, dans l'histoire et dans le cosmos. Le temps eschatologique le plus marquant n'est donc ni le passé ni



L'AUTEUR, CHILIEN,
VIT À SAN JOSÉ AU
COSTA RICA.
IL ENSEIGNE LA BIBLE
EN AMÉRIQUE LATINE

l'avenir, mais le présent. Dans plusieurs chapitres centraux du livre, le Christ apparaît comme un Christ vivant au milieu de la communauté, accomplissant une mission décisive pour l'histoire présente.

Dans le premier chapitre, il s'adresse à chacune des sept Églises. Du cinquième au septième chapitre, le Christ ressuscité intervient pour ouvrir les sept sceaux et pour révéler le sens de l'histoire. Au chapitre 14, centre littéraire de tout le livre, le Christ apparaît debout sur le mont Sion, avec tout le peuple de Dieu : ceux qui ne se sont pas laissés prendre par l'idolâtrie de la Bête et ceux qui suivent l'Agneau où qu'il aille. À la fin du temps présent, selon le verset 10 du chapitre 19, le Christ célèbre une liturgie avec la multitude des saints, parce qu'il a jugé la grande Prostituée, vengé le sang des martyrs, établi le règne de Dieu et inauguré les noces de l'Agneau. Tout ceci dans le temps présent. Si l'on considère le livre de *l'Apocalypse* dans sa structure d'ensemble, on s'aperçoit que le thème du temps présent occupe les chapitres 4 à 19. De 1, 19 à 3, 22, on assiste au jugement des sept Églises au moment de

ANDRÉ CLÉMENT,
CAMERAE LUMINOSAE,
1989

commencer le temps présent; de 19, 11 à 22, 5, se dévoile la vision apocalyptique du futur.

Une histoire à deux dimensions

L'*Apocalypse* parle assurément du futur. Cependant, on ne peut pas dire que le livre en soit un sur la fin du monde, du Jugement dernier au retour du Christ à la fin des temps. Beaucoup centrent l'*Apocalypse* sur ces thèmes, oubliant l'eschatologie présente déjà mentionnée. Il est commun d'utiliser l'*Apocalypse* pour calculer la date de la fin du monde et ainsi semer la terreur. Selon cette opinion, Jean aurait écrit tout ce qui devait arriver, depuis le début de la rédaction du livre jusqu'à la fin du monde. L'*Apocalypse* serait un agenda du futur. Pour étayer cette thèse, on utilise principalement la symbolique des sept sceaux, des sept trompettes et des sept signes. Les six premiers sont interprétés comme étant déjà survenus, et l'on annonce que bientôt se produira le dernier : l'ouverture du septième sceau, le retentissement de la septième trompette et le dévoilement du septième signe, début de la fin du monde. Toutes ces interprétations futuristes sont loin de l'esprit et de la lettre de l'*Apocalypse*.

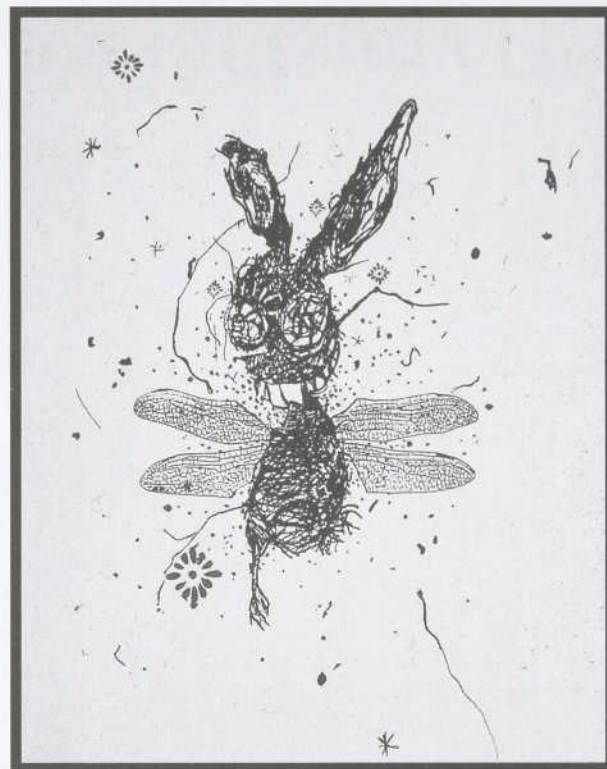
Que dit l'*Apocalypse* sur l'eschatologie future dans les chapitres 19 à 22? Le récit met en scène cinq moments décisifs. D'abord le *premier combat eschatologique* (19, 11-21) où le Christ combat la Bête, le faux Prophète et les rois de la terre. Tous sont vaincus. On n'y parle pas de la seconde venue de Jésus mais de la manifestation glorieuse du Christ et de l'anéantissement des forces du mal.

Le deuxième moment est le *règne de mille ans* (20, 1-6) : Satan est enchaîné, tous les martyrs ressuscitent et règnent avec le Christ pendant mille ans. Il n'y est pas question d'une violente prise du pouvoir (les millénaristes), ni du règne de

L'*Apocalypse* ne nous sort pas de l'histoire; elle n'est pas une échappatoire ou un utopisme, voire un rêve eschatologique.

l'Église (saint Augustin), seulement de la réalisation visible et historique, dans le futur, du règne de Dieu sur la terre. L'interprétation millénariste détruit le sens spirituel du texte et identifie le règne de Dieu à un projet politique de domination violente par les chrétiens. L'interprétation augustinienne détruit le sens eschatologique du texte et identifie l'Église au règne de Dieu. D'autres interprétations sont dangereuses car elles veulent contrôler la forme violente ou institutionnelle du règne de Dieu dans le futur. L'interprétation que je propose respecte le sens donné au règne de Dieu dans les évangiles. Si les forces du mal ont été anéanties, si Satan a été enchaîné et si les martyrs ressuscitent, il est évident qu'il sera possible – mille ans avant le Jugement dernier – de travailler à l'avènement du règne de Dieu sur la terre, tel qu'il a été décrit et défini dans les évangiles. Le chiffre mille est ici clairement symbolique : temps significatif, temps de plénitude.

Puis a lieu un *second combat eschatologique* (20, 7-10). Après mille ans, Satan libéré essaie de séduire les nations et



de détruire le règne de Dieu, mais il est anéanti de la même façon que le furent précédemment la Bête et le faux Prophète. Survient alors le *Jugement dernier* (20, 11-15) : résurrection universelle, jugement de Dieu, anéantissement de la mort et du lieu des morts (si toutefois ils étaient encore morts), des condamnés (je pense qu'ils ne sont pas demeurés renégats étant donnée l'immense miséricorde de Dieu). Apparaît ensuite la *nouvelle création* (21, 1 à 22, 5). Avant que ce monde disparaisse, Dieu crée un ciel nouveau et une terre nouvelle. La nouvelle Jérusalem, symbole d'une nouvelle civilisation, descend du ciel sur la terre. Ce n'est pas nous qui allons au ciel, c'est le ciel qui vient sur la terre.

Pourquoi l'*Apocalypse* parle-t-elle de l'avenir? Ce n'est sûrement pas pour satisfaire notre curiosité. Il y a trois questions auxquelles le discours apocalyptique ne cherche pas à répondre : « où? », « quand? » et « comment? » L'*Apocalypse* parle de l'avenir pour donner sens et orientation à l'histoire présente; pour découvrir et se réjouir déjà à partir de cet avenir – ne serait-ce que de manière symbolique – des petites victoires que l'humanité et l'Église vont remporter. Ceci a toujours été la fonction de l'utopie : orienter notre vie, notre pensée et toute l'histoire dans une certaine direction. Si nous marchons dans cette direction, alors l'histoire a du sens.

L'*Apocalypse* présente une conception de l'histoire qui ressemble beaucoup à celle que possèdent les pauvres. L'histoire ne réside pas seulement dans ce qui se voit, s'entend, se sent ou se touche. Le plus important réside dans ce qui ne se voit pas. « L'essentiel est invisible pour les yeux » (cf. *Le Petit Prince*). L'histoire possède ainsi deux dimensions : une visible et empirique; une autre invisible et transcendante. L'*Apocalypse* nomme la première « terre » et la seconde « ciel ». Il n'y a cependant pas deux histoires, mais une seule

et unique qui revêt deux dimensions. La dimension transcendante est ce qui est le plus loin du visible, le plus loin de la souffrance et de l'oppression, y compris de la mort au sein même de l'unique histoire.

La dimension empirique et visible de l'histoire est normalement la dimension que contrôlent les puissants, alors que les pauvres et les opprimés vivent dans la dimension invisible et transcendante de cette même histoire. C'est pourquoi Jésus ose s'exclamer en disant : « Je te bénis Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché ces choses aux sages et aux habiles et de les avoir révélées aux tout-petits » (Mt 11, 25).

L'*Apocalypse* est la révélation aux pauvres, le dévoilement de la dimension occultée et transcendante de l'histoire d'où notre espérance tire son fondement ultime. L'*Apocalypse* ne nous sort pas de l'histoire; elle n'est pas une échappatoire ou un utopisme, voire un rêve eschatologique ou millénariste avec l'intention violente de maîtriser l'histoire; elle est au contraire une praxis historique : action humaine qui se fonde dans cette dimension transcendante de l'histoire, dans cette orientation que Dieu même a donnée à l'histoire et que l'*Apocalypse* nous dévoile comme avenir.

Des mythes libérateurs

Il est important de comprendre la signification du langage de l'*Apocalypse* qui s'exprime en symboles, visions et mythes. La théologie libérale et intellectuelle déprécie cette manière de parler apocalyptique. Elle va jusqu'à affirmer que le genre apocalyptique est la dégénérescence de la littérature prophétique, que le mythique – à l'opposé de l'historique – est quasiment synonyme de fausseté.

Aujourd'hui, nous valorisons ce langage de l'*Apocalypse*. Une personne peut s'exprimer légitimement avec des concepts ou avec des symboles. Paul, dans ses lettres, s'exprime en termes de loi, de péché, de grâce et de foi. L'*Apocalypse* s'exprime avec des symboles : « les yeux comme des flammes de feu », « un visage comme le soleil », et de nombreux autres. Les symboles sont polysémiques. C'est leur force et leur richesse. En ce sens, ils sont toujours disponibles et vivants.

Les visions constituent un cadre organisé de symboles. Les visions ne sont pas faites pour être lues, mais pour être contemplées; elles cherchent à transmettre une conviction fondamentale, un esprit, une force précise. Chaque vision de l'*Apocalypse* représente une identité, une conscience et une spiritualité.

Le mythe, quant à lui, est un récit organisé autour de symboles. Le chapitre 12 dans son ensemble est un mythe. Il raconte l'affrontement entre la Femme (symbole de la vie, du peuple, de l'Église, de Marie) et le Dragon (symbole de la mort), d'abord dans le ciel, puis sur la terre. Ce mythe transmet la conviction du triomphe de la vie sur la mort. L'hymne liturgique en 12, 10-11 explique le sens de ce mythe. Le mythe est historique au sens où il est une manière de raconter l'histoire. Dans les cultures indigènes d'Amérique apparaissent d'innombrables mythes, dans lesquels s'exprime la réalité historique de ces peuples. C'est dans le dialogue avec les indigènes que j'ai appris l'importance des mythes et la manière de les déchiffrer.

Les symboles, les visions et les mythes occupent la fonction de mémoire historique; la narration des mythes rappelle au

peuple le sens de son histoire et de son identité. Il existe également un lien entre le mythe et la praxis : le mythe organise la manière d'agir d'un peuple, oriente son action et le mobilise selon un sens historique déterminé. Il existe une relation entre le mythe, la praxis et la politique, puisque le mythe définit le pouvoir que détient un peuple et sa position comme peuple en face du pouvoir établi. Reconstruire les mythes d'un peuple, c'est reconstruire son identité historique et sa pratique libératrice. Les mythes de l'*Apocalypse* occupent une fonction similaire.

Certaines voix accusent l'*Apocalypse* d'être violente et de fomenter la violence. L'*Apocalypse* montre et dénonce, avant tout, la violence du système dominant : celui dévoilé dans le quatrième sceau (6, 8 : pouvoir de tuer), le pouvoir violent du Dragon, de la Bête et du faux Prophète (chapitres 12 et 13) et de la ville de Rome présentée comme une prostituée « qui s'enivre du sang de tous les saints et du sang des témoins de Jésus » (17, 3-6). L'*Apocalypse* décrit aussi les douleurs cosmiques et historiques dont souffre l'empire romain, parce qu'il est un pouvoir oppresseur. Ainsi les sept trompettes et les sept signes reproduisent fondamentalement les plaies d'Égypte du livre de l'*Exode*. Maintenant on parle d'un nouvel Exode au cœur de l'empire romain, pour que celui-ci libère ceux qui souffrent de son oppression.

Enfin, l'*Apocalypse* décrit la « violence » des opprimés et du peuple de Dieu. Ce sont normalement des scènes de lamentation, comme celle qui apparaît en 14, 6-20 ou au chapitre 18. ▶

Les rescapés

Après cela je vis : c'était une foule immense que nul ne pouvait dénombrer, de toutes nations, tribus, peuples et langues. Ils se tenaient debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches et des palmes à la main. Ils proclamaient à haute voix : « Le salut est à notre Dieu qui siège sur le trône et à l'Agneau. » Et tous les anges rassemblés autour du trône, des anciens et des quatre animaux tombèrent devant le trône, face contre terre, et adorèrent Dieu. Ils disaient : « Amen! Louange, gloire, sagesse, action de grâce, honneur, puissance et force à notre Dieu pour les siècles des siècles! Amen! »

L'un des anciens prit alors la parole et me dit : « Ces gens vêtus de robes blanches, qui sont-ils et d'où sont-ils venus? » Je lui répondis : « Mon Seigneur, tu le sais! » Il me dit : « Ils viennent de la grande épreuve. Ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils se tiennent devant le trône de Dieu et lui rendent un culte jour et nuit dans son temple. Et celui qui siège sur le trône les abritera sous sa tente.

Ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif, le soleil et ses feux ne les frapperont plus, car l'Agneau qui se tient au milieu du trône sera leur berger, il les conduira vers des sources d'eaux vives. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. »

APOCALYPSE 7, 9-17 (TRADUCTION TOB)

Cette violence montre la désespérance des opprimés et leur cri pour que justice se fasse. Elle ne doit pas être interprétée trop littéralement. Il s'agit davantage d'un procédé littéraire que d'une violence réelle. En outre, ces textes remplissent la fonction de catharsis, c'est-à-dire de purification et de soulagement, comme dans les tragédies grecques et les comédies modernes. *L'Apocalypse* reproduit ces scènes de jugement violent pour tempérer justement tout désir de vengeance.

Dans les débuts du christianisme, on peut repérer trois courants importants : les chrétiens non hellénistes (issus du judaïsme hébreu non hellénisé), les chrétiens hellénistes (issus du judaïsme hellénistique et de l'hellénisme lui-même) et le

courant chrétien apocalyptique (issu du judaïsme apocalyptique, représenté principalement par le *Livre de Daniel*). Ce troisième courant, présent aussi dans les deux autres (spécialement dans les évangiles synoptiques et dans les lettres de Paul), a pris corps et a trouvé son expression grâce au livre de *L'Apocalypse*. *L'Apocalypse* n'est donc pas seulement un livre, mais aussi l'expression de tout un courant du judaïsme et du christianisme des origines.

L'abandon de *L'Apocalypse* par l'Église s'est payé très cher. D'un côté s'est imposé un type de christianisme intellectuel, libéral; d'un autre, se sont développés divers types d'apocalypses sectaires, millénaristes et violentes. L'étude approfondie et sereine de *L'Apocalypse* permet d'acquiescer une vision globale et modérée du christianisme dans ses origines comme dans ses développements ultérieurs. ●

Vous avez dit millénarisme?

JEAN-CLAUDE RAVET

Il faut le dire d'emblée, le terme « millénarisme » n'a rien à voir avec l'attente angoissée de l'an 1000 ou de l'an 2000, annonciatrice de catastrophes, même si les médias nous ont accoutumés à cette signification, lors du passage au nouveau millénaire. D'autant plus que la terreur apocalyptique qu'aurait ressentie l'Europe à l'arrivée de l'an 1000 est en grande partie un mythe créé par l'historien Michelet, qui cherchait à opposer aux lumières de la Révolution laïque l'obscurantisme religieux du Moyen Âge.

De fait, le millénarisme réfère à l'annonce, faite au chapitre 20 de *L'Apocalypse*, d'une période de bonheur, de paix et de justice, d'une durée symbolique de mille ans, suspendant le temps des persécutions et précédant le temps du Jugement dernier. Cette période paradisiaque était vue comme la revanche des Justes sur la domination de Satan, précipité dans l'abîme. À cet égard, ce temps intermédiaire de justice sociale et de prospérité sur la terre que postule le millénarisme le distingue du courant apocalyptique comme tel qui insiste, pour sa part, sur la venue imminente de la fin du monde et de l'histoire.

Le millénarisme a été le courant dominant au sein de l'Église primitive, durant les premiers siècles, confrontée aux persécutions romaines et à l'annonce, dans les Évangiles, du retour prochain du Christ ressuscité (la parousie). Toutefois, la christianisation de l'empire romain avec la conversion de l'empereur Constantin, au IV^e siècle, entama sa progressive marginalisation. Mais c'est à saint Augustin que l'on doit la « liquidation » du millénarisme chrétien primitif, qui en fit une simple allégorie spirituelle se rapportant à l'Église (*Cité de Dieu*, XX, 7). C'est ainsi qu'en 431, un an après la mort du Père de l'Église, le concile d'Éphèse condamna comme hérétique cette croyance.

Cependant, l'espérance millénariste resurgit au Moyen Âge, en particulier avec le moine Joachim de Flore, au XII^e siècle, comme l'utopie de pauvres (dont un grand nombre de femmes) socialement exclus, exploités et méprisés qui y puisent une force historique de résistance et de révolte contre l'ordre féodal. La

contestation religieuse, anti-autoritaire et égalitaire, s'unit à une protestation sociale d'envergure. Elle inspire de vastes mouvements sociaux, hérétiques et révolutionnaires, comme les mouvements des paysans en Allemagne et en Bohême au XV^e et XVI^e siècles, dont l'un des plus connus est celui de Thomas Münzer.

L'écrivain russe Zamiatine à cet égard affirmait que « seuls les hérétiques découvrent des horizons nouveaux dans la vie sociale; seuls les hérétiques, rejetant le présent au nom de l'avenir, sont l'éternel ferment de la vie et assurent l'infini mouvement en avant de la vie ». La laïcisation du mouvement millénariste, dont on retrouve des éléments importants dans les grandes révolutions en Europe, se prolongea au XIX^e siècle dans la formation des mouvements ouvriers. Engels et Kautsky considéreront d'ailleurs les mouvements millénaristes comme précurseurs du communisme.

Cependant, malgré cette visée presque constante d'une société égalitaire et délivrée de l'injustice et de l'exploitation, on ne peut méconnaître la présence d'aspects proprement réactionnaires dont le Troisième Reich nazi offre un exemple extrême. Ne résident-ils pas dans la prétention à la réalisation historique d'une utopie mobilisatrice, qui gomme dès lors comme superflue toute médiation historique et politique du projet de société? Une utopie réalisée est une anti-utopie.

Si le millénarisme a pu trouver dans les défenseurs du progrès une affinité autour de l'espérance en un monde délivré du mal, il s'apparente davantage aux mouvements contemporains qui visent à organiser le pessimisme. Il n'entretient aucune illusion envers l'histoire laissée à elle-même : le destin heureux de l'humanité ne s'accomplira que dans la rupture, la discontinuité, le refus du réel tel qu'il est, nourris d'une espérance contre toute espérance.

Peut-être faudrait-il enfin réserver le terme de chiliasme (autre nom pour millénarisme) à certains mouvements sectaires du Nouvel Âge qui insistent davantage sur une notion chronologique (l'ère de Verseau) du règne de « mil ans » ou sur un repli communautaire face à un monde corrompu, pour les différencier du millénarisme proprement dit qui privilégie quant à lui la nécessité d'une transformation socio-économique de la société comme partie intégrante de l'œuvre du salut.

Une machine à fantasmer

Lutte, combat, empoignade. Abandon et reprise jusqu'à ce que le texte livre un message audible aujourd'hui. En mangeant le livre amer, on lui trouve une saveur inédite, un brin déconcertante.

RICHARD DUBOIS

« Tout texte est une *machine paresseuse* qui réclame une active coopération interprétative de la part du lecteur. »

UMBERTO ECO



alaise.

Je voulais trouver ça beau, un texte de Jean, le préféré de Jésus Christ. Et puis, par association d'idées, de Jean à Jean, du Baptiste à l'apôtre, il y a une continuité : Jésus les aime. On les imagine beaux, blonds, le regard bleu, profond : une sorte d'aryens doux, un peu visionnaires, un peu christes eux-mêmes, à peine retouchés par Pasolini...

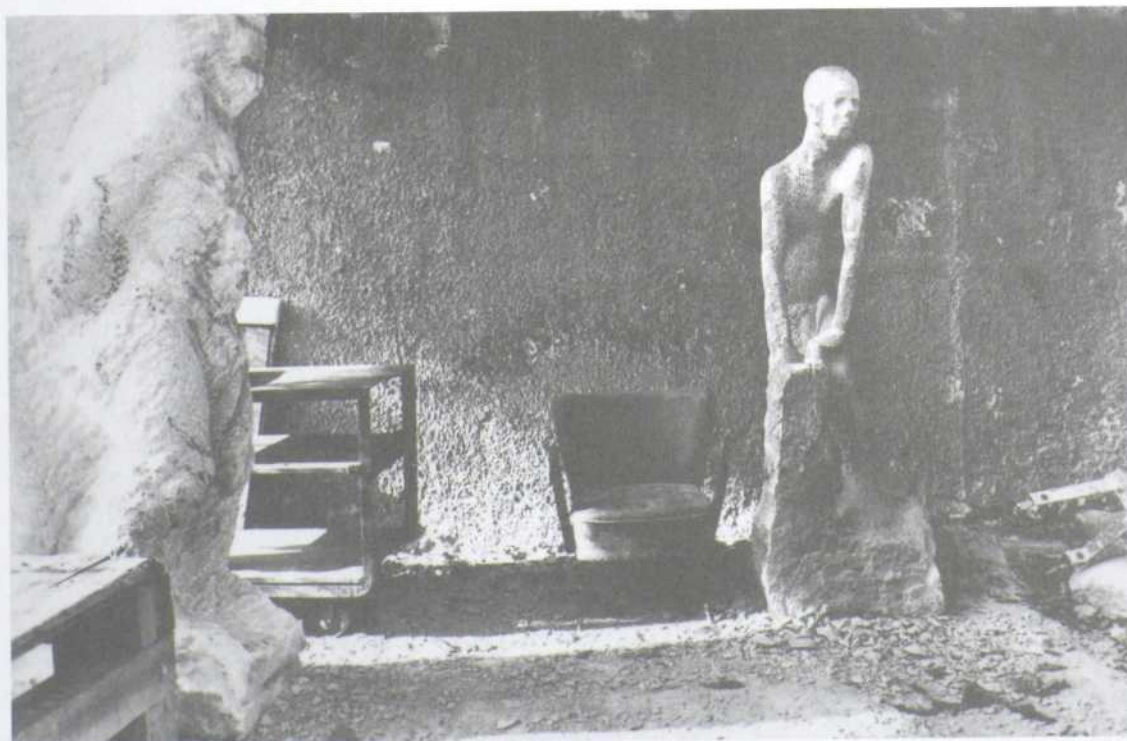
J'étais partant, et preneur. Mais le texte m'a arraché un sourire pénible à toutes les dix lignes. Puis il m'est tombé des mains. Puis j'ai pensé : une mauvaise vidéo, un mauvais script de Stephen King, avec lueurs vertes clignotantes pour faire peur au monde. Et puis ces voix qui me parlent : celle de Dieu ou de Jésus Christ...

Une histoire de baudruche, ou comment ça se dégonfle...

J'écoute ces voix et je me dis : voilà un bon batteur d'estrade, un fin finaud, un comédien qui travaille admirablement ses effets et qui profite de la terreur inspirée par la boucane ambiante pour dire un peu n'importe quoi, quitte à s'enfarger dans ses statistiques. J'ai pensé à une bonne communication de propagande, un chauffage de salle, un gros truc publicitaire. Personnellement, je n'ai rien contre : quand le produit est bon, on met le paquet pour le vendre. Il faut juste, nous, lecteurs, nous en rendre compte et distinguer la vision eschatologique de l'appel du pied des *cheer leaders*.

L'autre malaise, plus profond, ce sont les *accents* apocalyptiques de ce texte – devenus banals de nos jours – qui d'Autriche en Italie, en Flandre ou en Provence, émaillent les discours de l'extrême droite. Le catastrophisme, même de gauche, m'énerve. En particulier le catastrophisme anti-occidental et le discours sur les effets destructeurs de la culture occidentale. Est-ce bien l'Occident qui périlclite, pourrit, débilite et fait mourir le monde quand des Japonais massacrent des Chinois, des Chinois des Tibétains, ou quand, plus près de nous, les Kurdes sont la cible des Turcs, des Iraniens et des Irakiens; quand des Hutus règlent leurs problèmes de Tutsis à coups de machette ou que les tueurs psychopathes indonésiens font dix mille morts en trois semaines au Timor? L'autoflagellation a fait son temps. La victimisation de mon

L'AUTEUR EST ÉCRIVAIN



GINETTE BOUCHARD,
TÉMOIN SILENCIEUX
n° II, RFA, 1987

interlocuteur, soigneusement entretenue, devenue rituel ou *business*, est un truc et une arme dirigée contre moi. J'en salue l'efficace – voyez-moi rentrer les épaules, m'excuser, me tasser un peu plus sur moi-même – mais c'est usé jusqu'à la corde, éventé, mort. C'est un rapport de forces. C'est *politique*. Intéressé. Ce n'est pas moral.

Bref, quand on tue, je ne pense pas Occident, je relis Ricoeur : « Il ne faut pas chercher à établir une échelle de l'in-humain » (*La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Seuil, 2000). L'in-humain est hors d'échelle. Et personne n'a le monopole de la vertu. *L'Apocalypse*, ce n'est pas seulement les autres, ce n'est pas seulement de l'arithmétique, ou du *hardware* – l'apocalypse juive, polonaise, arménienne, vietnamienne, cambodgienne, rwandaise, et les *mini-remake* du Kosovo, du Timor, du Rwanda, du Nigeria : même avec des petits chiffres, on est en pleine horreur.

L'Apocalypse, c'est aussi du *qualitatif*. Ce peut être dans le *soft* publicitaire et l'hystérie du *Boxing Day* : c'est ma dernière carte à puce, arborant un bébé (!) au rictus méchant ; ce sont ces « normaux » qui paient 4000 dollars pour vivre une scène

Le livre

Et je vis un autre ange puissant qui descendait du ciel. Il était vêtu d'une nuée, une gloire nimbait son front, son visage était comme le soleil, et ses pieds comme des colonnes de feu. Il tenait dans la main un petit livre ouvert. Il posa le pied droit sur la mer, le pied gauche sur la terre, et cria une voix forte, comme rugit un lion. Quand il eut crié, les sept tonnerres firent retentir leurs voix.

Et quand les sept tonnerres eurent retenti, comme j'allais écrire, j'entendis une voix qui, du ciel, me disait : « Garde secret le message des sept tonnerres et ne l'écris pas. » Et l'ange que j'avais vu debout sur la mer et sur la terre leva la main droite vers le ciel et jura, par Celui qui vit pour les siècles des siècles, qui a créé le ciel et ce qui s'y trouve, la terre et ce qui s'y trouve, la mer et ce qui s'y trouve : il n'y aura plus de délai.

Mais aux jours où l'on entendra le septième ange, quand il commencera de sonner de sa trompette, alors sera l'accomplissement du mystère de Dieu, comme il en fit l'annonce à ses serviteurs les prophètes. Et la voix que j'avais entendue venant du ciel me parla de nouveau et dit : « Va, prends le livre ouvert dans la main de l'ange qui se tient debout sur la mer et sur la terre. »

Je m'avançai vers l'ange et le priai de me donner le petit livre. Il me dit : « Prends et mange-le. Il sera amer à tes entrailles, mais dans ta bouche il aura la douceur du miel. » Je pris le petit livre de la main de l'ange et le mangeai. Dans ma bouche il avait la douceur du miel, mais quand je l'eus mangé, mes entrailles en devinrent amères. Et l'on me dit : « Il te faut à nouveau prophétiser sur des peuples, des nations, des langues et des rois en grand nombre. »

APOCALYPSE 10 (TRADUCTION TOB)

de meurtre dont ils pourraient être la victime ; c'est la jeune cuvée de romanciers français, unanimement tournés vers le cauchemar, les décapitations, les enfants crucifiés et les éviscération sur fond de rire idiot (*Le Nouvel Observateur*, « Les nouveaux barbares », 26 août/1^{er} septembre 99).

Mais je parlais de malaise. Il y a aussi les symboles du texte de Jean. Ils vacillent, tiraillés entre des signifiés intempestifs : Satan est l'empereur, mais aussi les Nicolaïtes ; les étoiles (mais aussi les candélabres) sont les Églises ; l'épée effilée désigne tantôt des décrets mortels, tantôt la guerre ; les chevaux blancs symbolisent l'éternité (mais le blanc, c'est aussi la joie) ; la ceinture d'or la royauté ; la balance est la famine (!) ; les sauterelles sont les envahisseurs *historiques* du peuple juif, le cavalier au cheval blanc désigne ou bien le Christ, ou bien les Parthes, décrits comme les fauves de la terre... Incrédules, exténués, on conclut : le symbole est un truc, au mieux une pagaille, la tentative ratée, trop pressée, de cacher les ficelles et de rafistoler la machine.

Idem pour les chiffres. Échantillon. Sept, c'est la perfection : le chiffre s'applique à Dieu – mais aussi au Dragon rouge feu à sept têtes. Mais sept mille personnes, cela n'est pas le peuple élu ou parfait, c'est simplement l'ensemble des classes de la société. Quant à six, c'est le mal. Trois étant aussi parfait que sept, le chiffre six répété trois fois est le mal absolu ; quatre, c'est le cosmos, mais 144 000, c'est 12 fois 12 (12 apôtres, 12 tribus d'Israël)... Mais là où l'on craque, c'est quand la voix narrative annonce : « Il se fit un silence dans le ciel. Environ une demi-heure... ». Groggy, je vais me coucher : je n'ai pas fréquenté si longtemps l'école pour gober pareille jonglerie chiffrée.

Dure, la boule à mythes...

Fin du malaise. On l'a exprimé. On respire déjà mieux. Tâtons maintenant l'autre versant de la montagne.

Relecture.

Après dix paragraphes pris au hasard, une petite voix clandestine chuchote : et s'il n'y avait rien, là-dedans ? Rien qui nous parle à nous, en ce début de millénaire ? Qu'ai-je à faire, citoyen obligé de la planète NASDAQ, obscur *nobody* dont le ciel est quotidiennement strié des milliards informatisés de Vivendi-Bronfman, d'AT&T et de Nokia, de ces sept Églises, de Pergame à Éphèse à Philadelphie, qui structurent le discours apocalyptique ? Il y a là – il y avait là – une géographie réelle, des luttes politiques et des déchirements internes bien réels, et surtout : une possibilité de victoire d'un camp sur l'autre. Mais cela est fini, daté, mort.

Dans *L'Apocalypse*, les méchants sont légion. On les appelait Satan. C'est de bonne guerre. Les chrétiens d'alors étant en lutte avec tout le monde, Satan était leur Saddam à eux. Diaboliser : un truc de guerre. Information et désinformation. Ballottés entre prolifération symbolique infinie et petite histoire de groupuscules bien oubliés, il faut peut-être, oui, assumer que la modernité de ce texte soit un astre mort. Surtout qu'on prend soin de nous menacer des foudres du ciel, si jamais l'on s'avisait de retrancher ou d'ajouter quoi que ce soit au texte.

Quant à la peur comme remède... Si on aime les frissons, il faut plutôt lire Michio Kaiku, professeur de physique théorique



à l'Université de New York, dont le passionnant *Hyperspace* annonce (ou rappelle) : Andromède, à 125 kilomètres/seconde, qui s'en vient bouffer notre galaxie; Nemesis, l'étoile de la Mort, l'astre qui a suscité et suscitera encore des cataclysmes impliquant l'extinction de toute vie sur terre; la fin assurée de l'Univers dans le froid absolu, ou dans le *Big Crunch*, avec des températures dix mille fois supérieures à celle du soleil; et puis cet astéroïde d'un kilomètre de diamètre passé nous saluer en 89, juste derrière la lune. Il faut assumer, oui, que le texte de Jean soit lu sans espoir – même de peur... Au mieux un contre-feu, au pire un repoussoir? Ce serait toujours cela de pris, en effet, si l'*Apocalypse* de Jean donnait l'envie de quitter à jamais son infernale, sa démoralisante a-temporalité – car enfin, à quoi bon se battre si les temps sont venus, si Dieu décide tout, s'il va nécessairement gagner, et si les bons sont finalement les bons, et les méchants finalement les méchants? Nous sommes des fils et des filles de l'Histoire – fin des apocalypses?

Thèse, antithèse, prothèse...

Cherchons encore. Comme le déclarait un jour Castoriadis, « l'autonomie dans la pensée, c'est une interrogation illimitée ». Notre lecture de l'*Apocalypse* est bien sûr une lecture matérialiste. Elle est forcément telle, au sens où une époque finit par intérioriser certaines nécessités mentales, intellectuelles, discursives, comme obligées, évidentes – ainsi la distance critique, le doute méthodique, la résistance aux mythes et aux pouvoirs immenses de la Parole dirigée, venue d'en haut. Poursuivons, enchaînons, affrontons nous-mêmes l'implacable, l'inéluctable antithèse, et osons donner le coup de pied de l'âne au matérialisme même.

Guy Scarpetta, critique d'art, essayiste, écrivain, conservateur mais intelligent, soumet une hypothèse intéressante dans un chapitre de *L'Impureté* intitulé « Questions catholiques ». Et si les dogmes catholiques, écrit-il pour prendre exemple sur ce qu'il y a de pire sur le plan intellectuel, n'étaient au fond qu'un discours de combat, voulant prémunir/prévenir les fidèles contre des excès laïcs déjà palpables à l'époque, ou pressentis – le

péché originel pour contre-investir les excès connus d'un rousseauisme généralisé, l'Incarnation du Verbe pour réaffirmer la force du symbole face au primat de la nature, la Vierge mère contre la reproduction liée à un cycle mécanique? Étrange « perspective dégradée » (Baltrušaitis), où le Vatican serait soudainement vu comme progressiste.

Poursuivons tout de même. Et si l'*Apocalypse*, comme montage audiovisuel un peu ringard, voulait montrer l'extrême fragilité (vanité?) d'une éventuelle civilisation de l'image – un monde d'images de synthèse, comme si la synthèse dialectique pouvait prendre fin en abolissant la réflexion, cette antithèse au terrorisme du réel? Si, pour enchaîner avec le paradoxe scarpettien, l'*Apocalypse* comme remède de cheval – bruit, fureur, fin de tout, victoire du Bien, justice armée, etc. – voulait aussi nous prévenir, deux mille ans à l'avance, de l'idéologie trompeuse du consensus mou, politiquement correct mais moralement débile?

Car l'apocalypse, dans son extrême brutalité, c'est au moins quelque chose de clair. C'est brutal, c'est macho, c'est militaire, et sans réplique possible : il n'y a pas beaucoup d'élus, et les ci-devant vont devoir faire la queue au guichet, trembler, courber l'échine, lécher en aller-retour et cracher un paquet de fric. Quant aux petits méchants qui tuent leurs voisins, ils ne vont pas s'en tirer en clamant qu'ils sont d'un petit pays victime d'un complot planétaire. Le message est reçu cinq sur cinq : on n'invoque pas Dieu en vain! Ni Allah pour justifier la guerre sainte, ni Dieu le Père pour bénir les chars d'assaut des soldats du Christ au Vietnam, ni Yahvé pour dévaster les quartiers palestiniens de Gaza ou asphyxier une Palestine déjà bouclée, morcelée, battue, humiliée.

Dans l'*Apocalypse*, chers électeurs, il y en a pour tout le monde...

La queue de la comète, c'est Internet...

Fatigue. Envie d'un coup de balai au monde d'hier. Je me plonge dans « Internet all over » (ART PRESS). J'entends déjà marmonner les vieux sceptiques, les « assis » (Rimbaud), les encroûtés, les plates, les terrorisés par la vie, le changement : « Internet ne change rien... Internet c'est de la porno, de la surveillance, de la censure, etc. ». En 1920, les vieux débris de leur époque disaient de Marcel Duchamp et de son célèbre urinoir baptisé *Fountain* : l'apocalypse en art est arrivée!

Je veux bien accorder qu'Internet, ce n'est rien. C'est juste un mode, une vitesse supérieure X + 1, en n'oubliant pas, comme disait le défunt Oulianov, qu'il y a des sauts quantitatifs

Et si l'*Apocalypse* voulait nous prévenir, deux mille ans à l'avance, de l'idéologie trompeuse du consensus mou, politiquement correct mais moralement débile?

qui deviennent du qualitatif. Ça bouge, et ça fait bouger. Ça dérange, ça insiste et ça finit par changer un peu le monde qui a toujours tendance à nous faire somnoler les neurones. Avec la mondialisation et la chute du mur de Berlin, Internet est aussi ce qui a marqué le baisser de rideau du XX^e siècle, qui s'est véritablement clos vers 19 h 30, un certain 9 novembre 1989, à Berlin, sous l'œil intéressé de Peter Jennings.

Assumons-en, pour un siècle au moins, les conséquences. Voir autrement. Lire autrement. Questionner autrement. Les

L'Apocalypse, c'est plein de trous. Une trame interrompue. Mal rapiécée. Mais un texte parfois humain. Une inspiration pour les artistes? Ce serait si beau...

vieux textes comme l'*Apocalypse* n'ont plus de sens si on ne cherche pas à y déceler du neuf, au moins une mise en abyme inédite, une *chat box* inconnue, une instance dialoguante originale, une puce interactive qui nous propulse sur une planète encore inaperçue. Je ne rêve pas trop d'un contenu nouveau, de questions philosophiques nou-

velles. Y aura-t-il une fin de l'univers? Ya-t-il eu un commencement? Dieu est-il le Big Bang? Des questions que tous les savants de la fin du siècle ont à un moment ou l'autre posées. En octobre dernier, à propos du nouvel accélérateur géant européen, *Libération* parlait du boson de Higgs comme de la « particule de Dieu ».

Il reste donc la forme. Je pense aux trous de l'*Apocalypse*, là où l'on peut mettre le doigt et retourner le tissu, voir de quoi il est fait. C'est plein de trous, l'*Apocalypse*. Il y a là quelqu'un qui dit : « Tiens secrètes les paroles des sept tonnerres » (10, 4), et puis un autre (ou le même?) qui ordonne : « Ne tiens pas secrètes les paroles prophétiques de ce livre » (22, 10) – je pense à part moi : mais tu veux quoi, au juste? Et puis l'*Apocalypse* contient en abrégé une historiette sur les livres que l'on bouffe, qui font mal, mais qui donnent des forces. Mise en abyme : et si l'Ange parlait sans le savoir du texte même qui le contient, l'*Apocalypse*, imbuvable, mais nous renvoyant à d'autres livres pour mieux lutter contre le mal? « Alors les morts furent jugés d'après le contenu des livres... »

J'aime qu'on respecte les livres. J'aime finalement tous les défauts de ce texte : que l'auteur se trouve supérieur : « C'est ici qu'il faut de l'intelligence... » (17, 9); qu'il prenne partie

pour les « patrons des navires de mer » dont la vie luxueuse, hélas, a pris fin avec la chute de Babylone; que la destruction du tiers, puis du dixième puis du douzième de la population donne quelque chose comme 117 % de la population terrestre. J'aime qu'on dise que la Bête 1, au service de laquelle œuvre la Bête 2, n'est pas une bête, mais une image, un montage vidéo : « On lui donna même d'animer l'image de la Bête pour la faire parler... », (13, 15), j'aime que le narrateur prenne en charge la signification des symboles, coupant court à la glose. *L'Apocalypse*, c'est plein de trous. Une trame interrompue. Mal rapiécée. Mais un texte parfois humain.

Une inspiration pour les artistes? Ce serait si beau...

Peut-être sa dimension « fantastique », avec son côté naïvement-monstrueux, finalement grotesque, est-elle tout ce qui peut encore sauver l'*Apocalypse* de l'oubli. Je me replonge dans *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, de Gilbert Durand, et je trouve : « L'aube de toute création de l'esprit humain, tant théorique que pratique, est gouvernée par la fonction fantastique. » Là, peut-être, l'*Apocalypse* a encore du sens. *L'Apocalypse* comme machine à fantasmer, droit au délire, exigence de flou au sein de la théorie, de flottement au cœur du théorème, d'art au milieu des sciences, devoir d'incertitude et besoin d'errance, de dérivation, de déviation, car enfin, car au bout du compte, qu'est-ce qui est fondamentalement en jeu, sinon le visage menaçant du temps, et quoi de mieux que l'art et les artistes, nos maîtres en « fantasmes » et en liberté, pour nous aider à réactiver la chaîne *Eros-Chronos-Thanatos*?

Pas seulement *Thanatos*, avec ses images de mort violente, comme si Freddy ou *Scream II* ne faisaient pas dix fois mieux dans le dégoulinant – *Eros*. Une fois seulement, vers la fin, l'*Apocalypse* se met à parler au vrai monde : « Que l'homme assoiffé s'approche, que l'homme de désir reçoive l'eau de la vie... » *Eros*. Désir. Douze lignes avant la fin. Prendre en compte le désir de l'homme, sa peur de mourir, c'est si difficile? Et j'adore le gratuitement qui clôt la phrase. Que voulez-vous : je fais moi aussi partie du monde, et mon nom est Visa Mastercard...

Et je suis à nouveau partant, et preneur.

L'Apocalypse, comme « fantastique » généralisée. Comme « irruption de l'inadmissible au sein de l'inaltérable légalité quotidienne. » Merci Caillois. ●

Pour prolonger la réflexion

LIVRES

BLANCHOT, Maurice, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980.
BLOCH, Ernst, *L'Esprit de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1977.
BLOCH, Ernst, *Thomas Münzer, théologien de la révolution*, Paris, Julliard, 1964.

CHAMBERLAND, Paul, *Le Recommencement du monde. Méditations sur le processus apocalyptique*, Longueuil, le Préambule, 1983.

CARRIÈRE, Jean-Claude, *Entretiens sur la fin des temps*, Fayard, 1998.
COHN, Norman, *Les fanatiques de l'Apocalypse*, Julliard, 1962.
COHN, Norman, *Cosmos, chaos et le monde qui vient. Du mythe du combat à l'eschatologie*, Paris, Allia, 2000.

DELUMEAU, Jean, *Mille ans de bonheur. Une histoire de paradis (2)*, Fayard, Paris, 1995.
ECO, Umberto, *Le nom de la rose*, Paris, Grasset, 1982.

GOUGUENHEIM, Sylvain, *Les fausses terreurs de l'An Mil. Attente de la fin des temps ou approfondissement de la foi?* Picard éditeur, Paris, 1999.
MESTERS, Carlos, *L'Apocalypse. Espérance d'un peuple qui lutte*, Montréal, Éditions Paulines, 1988.

PRÉVOST, Jean-Pierre, *Pour en finir avec la peur, l'Apocalypse*, Socabi et Éditions Paulines, 1983.
PRÉVOST, Jean-Pierre, *Pour lire l'Apocalypse*, Novalis/Cerf, 1991.

REVUE

Religiologiques, « Millénarismes. Au seuil de l'an 2000 », sous la direction de Gérard Rochais, UQAM, automne 1999.

Les jeudis de Relations

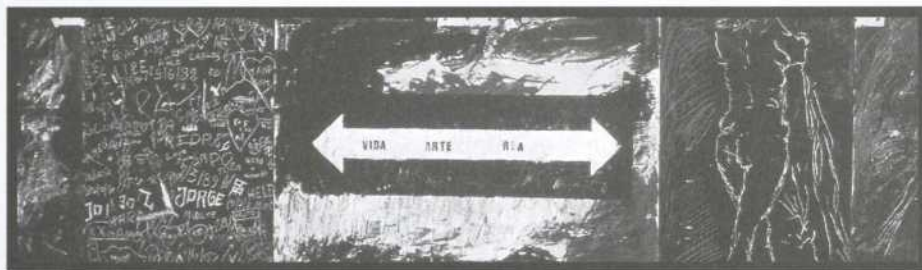
60 ans, ça se fête!

Comment peut-on penser le rapport entre justice sociale et religion d'une façon qui soit signifiante pour tous? Peut-on aborder la justice sociale par un biais religieux et néanmoins prétendre s'adresser aux croyants comme aux non-croyants? L'équipe de *Relations* vous invite à venir réfléchir sur ce thème dans le cadre d'une table ronde... et à souffler les bougies d'un gâteau pour marquer le 60^e anniversaire de la revue!

Cet événement aura lieu au Centre justice et foi
25, rue Jarry Ouest (Métro Jarry ou De Castelnau)
le jeudi 25 janvier, à 19 h.

ENTRÉE LIBRE

Prochain numéro



CLAUDIA BERNAL,
VIDA-ARTE-RIA, TECHNIQUES
MIXTES SUR BOIS, 1997,
32 X 124 CM

Le numéro de mars de la revue *Relations*, disponible à la fin du mois de février, comprendra notamment :

- un dossier sur la Zone de libre-échange des Amériques (ZLEA), quelques semaines avant le Sommet des Amériques, qui se tiendra à Québec au mois d'avril. Quels sont les véritables enjeux cachés derrière ce qui se présente comme un simple accord commercial? Faut-il ou non s'en inquiéter?;
- deux regards sur le recours aux délateurs – aussi nommés les repentis – dans notre système judiciaire;
- un article sur la situation en Colombie, dans le cadre de la rubrique « Ailleurs »;
- les textes de nos chroniqueurs Wajdi Mouawad et Guy Paiement;
- des œuvres de notre artiste invitée, Claudia Bernal.

Le tigre néolibéral à l'assaut des deux Corées

Un demi-siècle après une guerre qui a divisé le pays en deux, la réunification des frères ennemis coréens semble désormais envisageable. Reste à savoir si l'éventuelle Corée unie ne fera qu'étendre au Nord la logique néolibérale prévalant au Sud.

KIM CHUN-SAM



L'AUTEUR, SUD-CORÉEN, EST MEMBRE DE PICIS (POLICY AND INFORMATION CENTER FOR INTERNATIONAL SOLIDARITY)

La communauté internationale, par le biais des grands médias, a pris connaissance des deux principaux événements survenus en Corée du Sud ces dernières années : la crise financière (fin 97 – début 98) qui a secoué non seulement la Corée du Sud, mais aussi une bonne partie de l'Asie orientale; et la récente rencontre au sommet des deux Corées qui a donné lieu à des retrouvailles, largement télévisées, entre des familles séparées. Lors du premier événement, les commentateurs internationaux, après avoir adopté un ton angoissé face au désastre imminent, ont admiré le « miracle de la reprise ». Ils ont présenté le second événement comme le dernier acte de la guerre froide entre les deux Corées, grâce au chemin ouvert par le président Kim Dae-jung « vers la réconciliation et la paix », qui lui a valu le prix Nobel de la paix.

Cette manière de présenter les événements contient une part de vérité. En effet, les principaux indicateurs économiques font non seulement état d'une pleine reprise mais aussi d'un retour à une croissance fixe. Le taux de change s'est stabilisé, la réserve en monnaie étrangère s'améliore considérablement, le marché financier s'est rétabli, l'infla-

tion est sous contrôle et le taux de croissance atteint un niveau supérieur à zéro. Il est également vrai que les tensions ont considérablement baissé depuis les rencontres entre les états-majors des Corées du Nord et du Sud. Les deux pays ont fait un pas vers la reconnaissance mutuelle de leur société respective. Ils ont tourné le dos à l'hostilité et à la méfiance qui se sont installées à la suite de la guerre de Corée, il y a 50 ans.

L'envers du miracle économique

Ces points de vue sélectifs ne rendent toutefois pas totalement compte de ce qui est en train de s'instaurer dans la péninsule. Même si le grand capital et le gouvernement avaient déjà essayé d'introduire des politiques néolibérales avant la crise, c'est le FMI qui a pu imposer un programme de restructuration allant dans ce sens, en échange de ses « remèdes » d'urgence à la crise.

Les trois années qui ont suivi la crise ont donné lieu à une lutte quasi constante des Coréens socialement opprimés pour défendre les droits élémentaires du travail acquis après des années de lutte. Ouvriers, paysans et population appauvrie, de concert avec des militants progressistes, ont engagé une bataille acharnée afin de contrer les efforts conjoints des institutions financières internationales, du gouvernement et des entreprises pour mettre en place des programmes d'ajustement structurel. Ils ont organisé plusieurs grèves générales et d'innombrables manifestations en solidarité avec divers mouvements sociaux.

Les revendications de la gauche coréenne incluaient la réduction du temps de travail, l'amélioration des avantages sociaux, l'abolition du travail temporaire, la sécurité d'emploi, la participation des

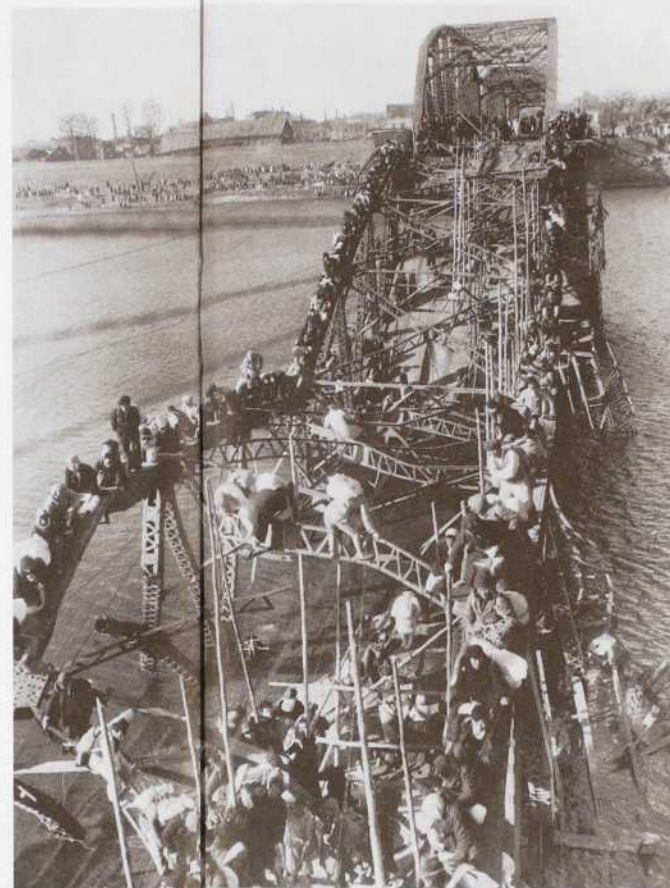
syndicats aux décisions touchant la gestion du travail, la garantie de logement pour les sans-abri, le retrait des plans de privatisation du secteur public, le retrait des politiques d'emploi qui relèguent les femmes au rang de travailleuses occasionnelles ou en situation irrégulière, etc.

Les trois années de restructuration néolibérale engagée par le FMI ont cependant accru la dépendance du pays à l'égard des économies étrangères et des fluctuations internationales. Cela a favorisé l'instabilité économique, les licenciements, les emplois temporaires et l'augmentation du chômage, la polarisation de la richesse, la destruction du tissu social et, par-dessus tout, une forte baisse du niveau de vie des Sud-Coréens.

Toujours dans cette logique d'ajustement structurel, le gouvernement annonce de nouveaux projets de privatisation et de vente du secteur public à l'étranger, malgré la forte opposition que ces projets suscitent. C'est la face sombre du « miracle de la reprise », qui semble avoir échappé aux grands médias.

La mise à l'écart des mouvements sociaux

Le traitement médiatique des projets de réunification n'a pas été moins partial. Malgré les divisions qui règnent entre les forces progressistes coréennes sur des questions clés concernant les rapports entre le Nord et le Sud, il est généralement admis que les échanges récents ont été conduits presque entièrement par le grand capital, excluant ainsi le point de vue des organisations progressistes. Les propositions de celles-ci sur la réunification et sur les questions à mettre à l'ordre du jour en vue d'une paix véritable et



d'une réconciliation durable sur la péninsule ont donc été ignorées.

Ceci est dû en partie à la position de retrait que les forces progressistes ont adoptée dès le premier Sommet et durant les échanges qui ont suivi. En fait, l'annonce des rencontres, juste avant les élections générales d'avril, a autant surpris la gauche coréenne que le grand public. Celle-ci a déploré l'absence de plan concret pour faire face à la nouvelle situation politique, qui a entraîné la mise en place, durant ce processus, de programmes dispersés largement inefficaces.

Des questions délicates mais néanmoins vitales ont ainsi été écartées des négociations malgré les luttes populaires des derniers mois en Corée du Sud : la présence des forces américaines en Corée; les discussions sur le désarmement et un traité de paix pour remplacer l'actuel cessez-le-feu; la Loi sur la sécurité nationale. Celle-ci interdit toute expression d'opinions ou toute activité politique que la Cour interprète comme « favorable au Nord ». Elle a été utilisée par le régime en place – pendant des

décennies – afin d'opprimer le mouvement démocratique et le mouvement ouvrier, qui en demandent l'abolition complète depuis 50 ans.

La liberté... du capital

À l'opposé, le monde des affaires a joué un rôle central dans les échanges visant à rapprocher les deux Corées. Hyundai, un des trois plus importants conglomérats de Corée du Sud, constitue ainsi un acteur de tout premier plan. Son fondateur et président honoraire, Chung Ju-yung, a même rencontré le président de la Corée du Nord, Kim Jong-il, pour discuter de projets de développement économique. Responsable des circuits touristiques au mont Kumgang, dans l'est de la Corée du Nord, Hyundai est actuellement engagée dans plusieurs grands projets industriels et de construction en divers lieux du pays.

Afin de faciliter cette expansion des affaires du Sud vers le Nord, des « zones économiques spécifiques » ou « zones franches » ont été créées. Ces zones répondent à des besoins différents – et concurrentiels – des deux pays : la Corée du Nord voudrait bien attirer des devises étrangères sans rien modifier de son système politique et économique, alors que la Corée du Sud souhaite utiliser la main d'œuvre bon marché du Nord et se positionner dans ce qu'elle considère être un marché potentiel important, qui pourrait permettre de renverser l'actuelle diminution des profits. Ces zones franches illustrent bien la direction prise dans les échanges avec le Nord. Les gens de Hyundai sont même fiers d'affirmer qu'aucun conflit de travail ne perturbera le Nord, où la firme a déjà planifié des investissements à long terme.

Si les capitaux ont pu migrer vers le Nord sans presque aucune restriction, il en va cependant tout autrement des échanges entre les mouvements sociaux et populaires, qui ont été sérieusement limités. Cela reflète bien la vision que le gouvernement se fait du processus de

réunification : en maintenant sa supériorité militaire – bloquant ainsi le processus de paix – et en conférant au capital un rôle de premier plan qui sert d'abord les intérêts du capitalisme sud-coréen, c'est l'absorption du Nord par l'économie néolibérale du Sud qui se profile. Tout se joue bien sûr derrière la scène, pendant que les projecteurs éclairent les sourires, les poignées de mains, les parades et les chics repas ponctuant les échanges « pour la paix et la réconciliation ».

Les Coréens du Nord comme du Sud, qui ont subi l'oppression et l'exploitation consécutives à la division du pays pendant les 50 dernières années, ont longtemps souhaité une réunification démocratique des deux Corées. L'amélioration soudaine des conditions politiques, favorisant une réunification, laisse enfin entrevoir la fin d'un régime basé sur la haine. Mais dans ce processus, il est clair qu'on ne peut dissocier le mouvement pour un changement démocratique du mouvement pour la réunification. Il est crucial, pour le peuple coréen comme pour le monde, de comprendre que les progrès réalisés par le mouvement démocratique, au Sud, seront déterminants pour veiller à ce que les intérêts des peuples des deux Corées soient bien servis par la réunification.

La forme que le processus de réunification prendra dépend pour une large part de ce que le peuple de Corée pourra gagner dans sa lutte pour les droits démocratiques fondamentaux, pour un niveau de vie décent et pour un pouvoir politique capable de faire face aux attaques du capitalisme et de la mondialisation néolibérale. Les actions et les décisions que les forces progressistes prendront, dans les prochaines années, auront donc des conséquences importantes sur l'avenir de la Corée réunifiée. ●

DES RÉFUGIÉS CORÉENS FUIENT LES TROUPES CHINOISES, PRÈS DE PYONGYANG, EN 1950, PENDANT LA GUERRE DE CORÉE. PHOTO : CANAPRESS/ARCHIVES

Faut-il décriminaliser la prostitution?

La criminalisation ne règle rien.
Mieux vaut transformer notre regard
sur les prostituées.

JEAN-GUY NADEAU

PROFESSEUR À LA
FACULTÉ DE THÉOLOGIE
DE L'UNIVERSITÉ DE
MONTRÉAL, L'AUTEUR
A ÉTÉ INTERVENANT
DANS LE MILIEU DE
LA PROSTITUTION
À MONTRÉAL

Même adulte et consensuelle, la prostitution est une occupation dangereuse pour ceux et celles qui en vivent et qui, trop souvent, en crèvent. Une étude récente révélait que les femmes prostituées souffrent de *post-traumatic stress disorder*, ou de « fatigue du combat » dans des proportions beaucoup plus grandes (66 %) que celles de l'ensemble de la population (5 %) ou même des anciens combattants du Vietnam (20 % à 30 %).

Mais alors, pourquoi les associations de prostituées, qui affichent cette étude sur le site Internet du *Whore Activist Network* et connaissent bien la réalité qu'elle décrit, prônent-elles la décriminalisation, voire la régulation de la prostitution? Brièvement, c'est parce qu'elles estiment que la plus grande part de la violence et du traumatisme liés à la prostitution proviennent de sa criminalisation, de sa clandestinité et de sa stigmatisation. « Si c'était pas de la police, ça serait pas pire », me disaient des femmes prostituées. Ou encore : « Souvent on se fait dire : ferme ta gueule, t'es rien qu'une putain! »

Certains groupes, surtout féministes, refusent cette position. Ils l'attribuent à l'aliénation des prostituées ou à leurs manipulateurs présumés. Ils critiquent alors leur prétention de liberté et affirment, comme le *Document d'information sur la revendication V-6 de la Marche mondiale des femmes en l'an 2000*, que « la prostitution constitue une exploitation sexuelle, même lorsqu'il y a consen-

tement » et qu'elle a un impact négatif sur l'ensemble des femmes et des filles. On ne saurait, certes, identifier le refus de la prostitution avec le refus de celles qui en vivent, de même qu'on n'identifie pas le rejet de l'esclavage avec celui de ses victimes. Mais il y a là quelque chose de choquant pour les personnes qui en ressortent infantilisées et à nouveau dénigrées.

Redéfinir la prostitution

Un homme est mal placé pour trancher cet important débat, mais il ne saurait s'y soustraire. Les hommes, tout en restant dans l'ombre, ne constituent-ils pas la grande majorité des acteurs de la prostitution dite féminine? Aussi faut-il refuser de définir la prostitution comme l'activité de la femme qui se prostitue ou de la personne qui offre ses services sexuels contre rémunération. Comme s'il n'y avait qu'un acteur dans la rencontre prostitutionnelle! Je la définis plutôt comme un rapport sexuel commercial et ponctuel, socialement organisé, où des personnes, à travers les objets de leur échange, s'identifient et parfois entrent en relation. Certes, ce rapport est objectivant, souvent violent et exploité par des acteurs occultes. De plus, il table largement sur la misère sexuelle, affective, sociale et économique de l'autre. Mais le fait qu'il soit commercial constitue-t-il en soi un crime?

J'ai observé les effets pervers du régime actuel. J'ai rencontré des prostituées, des ex-prostituées et des militantes diverses dont les convictions me sont apparues fort sensées. Tout en étant conscient de la situation et de l'idéologie occupationnelle des personnes prostituées, je ne peux qu'être sensible à leur discours.

La criminalisation ne règle rien

Je suis donc favorable à la décriminalisation de la prostitution adulte au Canada. On ne règlera rien, on n'a rien réglé à punir, enfermer ou taxer ceux et celles qui s'y adonnent. Bien souvent, il n'y a là qu'hypocrisie et surenchère de l'aliénation. « Tout ce à quoi on sert, finalement, c'est à renouveler le stock », me disaient des policiers désabusés. Certaines voix proposent de ne criminaliser que les clients, en vue de mettre fin à la demande et de promouvoir l'égalité des femmes. Comme si la sexualité, à une telle échelle, se réglait à coup de diktats plutôt que d'éducation! A-t-on oublié le peu d'effet des règles de l'Église quant au comportement sexuel? Et pourtant, l'enfer n'était pas rien! Quant à la violence, à la paix publique, à la contrainte exercée par les souteneurs et les trafiquants, d'autres articles du Code criminel s'en chargent déjà. Ils pourraient d'ailleurs être davantage utilisés pour la protection des personnes prostituées, si leur activité n'était pas criminalisée.

Ma position est moins déterminée quant à la régulation de la prostitution. Ce qui urge, c'est de changer notre rapport aux personnes prostituées. Car on ne saurait simplement – en réglementant la prostitution – banaliser davantage encore le rapport au corps et à l'intimité, et surtout balayer les arguments concernant l'exploitation des pauvres et des femmes à travers la prostitution. Cependant, la prostitution n'est pas le viol. Dans le viol, l'homme prend. Dans la prostitution consensuelle, le rapport à l'autre, fut-il encore de domination, est médiatisé, civilisé, justement par l'argent. Peut-être vaut-il mieux alors, comme le demandent les personnes prostituées, civiliser encore davantage l'échange prostitutionnel, entre autres par sa décriminalisation? ●

L'an dernier, la prostitution a été au centre d'un vif débat à Montréal quand on a voulu faire du quartier Centre-Sud une expérience pilote dans la réglementation de la prostitution. Deux visions contradictoires,

l'une insistant sur la décriminalisation de la prostitution, l'autre, au contraire, sur sa criminalisation ouvrent une fenêtre sur les positions qui s'affrontent sur cette question.

Le discours en faveur de la libéralisation de la prostitution ne sert qu'à en occulter la réalité sordide.

YOLANDE GEADAH

La prostitution se caractérise aujourd'hui par la mondialisation. Au cours de la dernière décennie, l'industrie du sexe est devenue une des plus florissantes à l'échelle mondiale. Elle génère plus de 52 milliards \$US par année. On estime à plus de 4 millions le nombre de personnes, à travers le monde, qui « travaillent » pour l'industrie du sexe.

Les personnes qui sont poussées à se prostituer, de gré ou de force, faute d'alternatives économiques viables, sont majoritairement des femmes, surtout des Africaines et des Asiatiques, souvent très jeunes, voire mineures. En Asie, on estime qu'un million de femmes vivent aujourd'hui dans la prostitution forcée et l'esclavage. Mais depuis l'effondrement de l'économie du camp socialiste, des femmes issues d'Europe de l'Est se retrouvent de plus en plus sur le marché du sexe dans les pays d'Europe de l'Ouest.

Avec la mondialisation des marchés, des réseaux internationaux de proxénétisme ont proliféré aux quatre coins du monde et le trafic sexuel prospère comme jamais auparavant à l'échelle planétaire. Chaque année, des milliers de femmes et d'enfants disparaissent, enlevés de force à leur famille ou vendus volontairement par elle, ou encore leurrés par des promesses d'emploi à l'étranger.

De graves confusions

L'argument de la tolérance cache trop souvent l'ignorance ou l'indifférence face à une réalité qui ne nous touche pas directement. Dans un contexte marqué

par la mondialisation, comment concilier la revendication d'une libéralisation avec l'urgence d'agir pour réprimer le proxénétisme et le trafic sexuel associés à la violence, à l'aliénation et à l'esclavage sexuel, totalement inacceptables?

Avant de l'appuyer, nous devons réfléchir sérieusement au modèle de société que nous voulons bâtir pour l'avenir, et surtout aux conséquences à long terme de nos politiques dans ce domaine, tant au niveau national qu'international.

Accepter de considérer la prostitution comme une profession légitime aurait pour premier effet d'ouvrir la porte au recrutement à plus vaste échelle, parmi les groupes les plus fragilisés de notre société dans un contexte économique précaire : jeunes, immigrants, minorités ethniques et autres. Cela favoriserait aussi l'ouverture à l'importation de marchandise humaine en provenance du Sud. À n'en pas douter, les trafiquants et les promoteurs de l'industrie du sexe seraient ravis d'une telle libéralisation des marchés, qu'ils s'empresseraient de mettre à profit.

Il existe une grave confusion, dans le débat actuel entourant la prostitution, autour des concepts, des valeurs et des solidarités que nous prétendons défendre. Vouloir appuyer le respect des droits humains fondamentaux des personnes prostituées, souvent victimes de violence et de discrimination, n'implique nullement d'appuyer aussi leur « droit » à perpétuer ce système d'exploitation. La dépénalisation de l'exploitation sexuelle commerciale ne suffira pas à résoudre le problème de la stigmatisation des personnes prostituées, encore moins celui de la violence à leur égard. Et il est faux de prétendre que seules les personnes

prostituées connaissent la solution aux problèmes complexes de la prostitution. Ce système dépasse largement l'expérience individuelle de celles qui exercent cette activité.

Des alternatives possibles

La mondialisation de la prostitution exige de nous des solutions globales et cohérentes. À l'échelle mondiale, mieux vaut appuyer le courant qui exige des mesures concrètes visant à freiner l'expansion de la prostitution, à court terme, et à la réduire de façon significative, à plus long terme. Pour cela, commençons par reconnaître la prostitution pour ce qu'elle est, à savoir, une exploitation sexuelle, jugée inacceptable, et une violation des droits humains fondamentaux des personnes prostituées, qu'elles soient ou non consentantes.

Nous devrions privilégier, comme choix collectif, la prévention auprès des jeunes, le soutien aux personnes prostituées pour les aider à s'en sortir et leur accès à une gamme complète de services spécialisés, adaptés à leurs besoins. La criminalisation du proxénétisme et de la tenue de maisons closes doit être maintenue, accompagnée de mesures sociales et légales plus efficaces visant à prévenir, réprimer, punir le trafic et l'exploitation sexuelle d'autrui, tant sur le plan national qu'international. À l'instar de la Suède et de son plan gouvernemental – *Kvinnofrid* (la paix des femmes) – inspiré du mouvement féministe, il faut se donner les outils nécessaires pour changer les mentalités et les comportements à travers l'éducation destinée aux jeunes et aux adultes, hommes et femmes.

Cette approche globale et innovatrice est infiniment plus prometteuse que la tendance actuelle voulant entériner la marchandisation des corps et des sexes, au nom d'un réalisme dépourvu de vision! ●



L'AUTEURE EST
CHERCHEUSE SUR DES
QUESTIONS TOUCHANT
LES FEMMES DANS LE
DÉVELOPPEMENT,
ACTUELLEMENT CHARGÉE
DE PROGRAMME À
L'AQOCI

Le trou dans la planche

Et si le professeur, comme l'artiste, avait pour tâche essentielle de former le regard, d'offrir une manière de voir le monde qui favorise le questionnement et l'effort de la pensée?

MARC CHABOT

« L'instituteur doit être, en quelque sorte, le seul trou dans la planche par lequel on peut regarder dans le verger; s'il y a encore d'autres trous, les enfants se pressent chaque jour autour d'un autre, et se lassent bientôt définitivement de cette vue. »

RAINER MARIA RILKE, *ŒUVRES 1*, PROSE, *HISTOIRES DU BON DIEU*, ÉDITION ÉTABLIE ET PRÉSENTÉE PAR PAUL DE MAN, PARIS, SEUIL, 1996

L'AUTEUR EST
PROFESSEUR DE
PHILOSOPHIE AU
COLLÈGE FRANÇOIS-
XAVIER-GARNEAU

Je l'écris sans nostalgie aucune : nous ne serons jamais plus ces instituteurs que décrit le grand poète Rilke. Il nous faudra repenser notre rôle et ses exigences. Le monde est le plus souvent un monde sans Dieu et sans initiateur. Les enfants entrent à l'école avec la tête pleine de trous. Ils voient tout et ne savent plus regarder. Il n'y a plus de verger, il n'y a plus de trous dans les planches qui donnaient accès au verger. Sous prétexte que tout doit pouvoir se voir d'un seul coup et le plus rapidement possible. On ne protège plus les enfants. Ils ont vu de tout. Le pire et le meilleur.

Rien n'a été regardé, tout a été vu. Dans chaque classe, il y a désormais des troupes d'enfants lassés des exigences d'un professeur qui a encore la prétention ou la naïveté de leur enseigner à regarder.

« L'art, disait le philosophe Schopenhauer, c'est un artiste qui me prête ses yeux pour voir. » Le monde a besoin de l'artiste et de l'instituteur. La grande question pour l'artiste, comme pour l'enseignant aujourd'hui, serait la suivante : comment peut-on offrir aux autres des yeux pour voir le monde?

Il fut un temps où l'œil de l'enfant était tout petit. Il avait appris à voir en famille. Un père, une mère, quelques frères et sœurs. Parfois, il y avait des fêtes qui amenaient dans les maisons tout le reste de la famille. Plein de monde. Mais le regard des enfants n'avait pas encore découvert le monde et la tristesse de l'univers. Les parents essayaient de protéger les enfants de quelque chose, du monde peut-être, d'un monde, c'est certain. Il fallait d'abord les habituer au beau. Le laid viendrait bien assez tôt. Plus personne ne peut protéger personne du monde.

La première journée d'école était une expérience toute simple mais absolument neuve. Venir à l'école était le premier acte de liberté. Voici le monde, voici la terre, voici le ciel. Voici des pays, voici les autres. Voici une langue, ta langue. Voici un roman, de la poésie, des chiffres, des animaux, des arbres, des feuilles, des dictionnaires. Ton passé, tes ancêtres.

L'école ne donne pas la vie, elle fournit un ordre, un regard. Elle agence l'essentiel. Cet ordre n'est pas parfait, cet ordre suggère des manières d'être et de faire. Mais à partir de lui, le monde peut se comprendre, peut, il faut oser le dire, commencer à exister, même si quelques instituteurs tiennent des discours contradictoires.

Nous ne pensons plus l'école comme un lieu de formation du regard. L'école est une fabrique. On y usine des humains. Le professeur n'est plus cette personne qui vient offrir à chaque être une seconde naissance. Il est vu et imaginé comme quelqu'un qui doit remplir les heures creuses de la vie humaine. Je me demande même si les parents exigent encore des professeurs qu'ils apprennent quelque chose à leurs enfants. Toutes les raisons pour être pessimiste sont là.

Mais revenons au trou dans la planche. À quoi pouvait-il servir? Pourquoi une telle métaphore à propos de l'éducation peut-elle être une solution contre le pessimisme ambiant? Qu'est-ce que regarder? Que faut-il regarder? Pourquoi faut-il s'embarrasser de ce trou dans la planche? Les grandes théories de nos sciences de l'éducation n'osent plus se pencher sur une métaphore aussi simple. Chaque fois qu'on l'énonce, elle semble être une simplification, une banalité, une belle idée inutile d'un vieux poète.

Voici une quarantaine d'élèves qui viennent s'asseoir dans une classe au cégep. Premier cours de philosophie. Peu d'entre eux savent ce qu'ils viennent faire dans un tel cours. Il est obligatoire, comme l'école. La philosophie est une discipline impopulaire. Avant même de s'asseoir au cours de philosophie, l'élève a entendu parler de ce cours. La planche est déjà trouée. Philosophier, c'est s'obliger à penser comme le professeur. Philosophier, c'est se demander si la chaise sur laquelle je suis assis est bien réelle. Philosophier, c'est se faire imposer les idées des autres. Philosophier, c'est se poser des questions inutiles. Les préjugés sont bien entretenus, ils sont en circulation libre. Le professeur marche sur un terrain miné. Tout ce qu'il dit peut lui exploser à la figure. On imagine mal ce travail dans la société.

Je dois les entretenir des débuts de l'humanité pensante. De ce moment précis des premiers instants de la philosophie. Les humains pensaient, ils le savaient plus ou moins. Ils n'en faisaient pas encore un fait de société. Mais voici une société. Une ville plus qu'un pays, on la nomme Athènes. Une place publique, un centre-ville, l'agora. Des hommes s'y promènent, font du commerce, viennent y perdre du temps pour parler. Ils se disent citoyens. Ils s'entretiennent de l'état du monde, de l'état des autres hommes, de l'état de l'État. Certains d'entre eux tentent d'élaborer quelques théories sur la naissance des dieux, d'autres parlent de la naissance des cieux. Les hommes circulent et les idées aussi. Parlons de l'amour, de la justice, de la disposition des étoiles. Parlons de la démocratie, du plaisir d'être, de la souffrance, de la pitié et de l'art de vivre. C'est cela les débuts de l'humanité pensante.

KAROLE BIRON,
TERRITOIRE D'OBJETS,
1996

L'idée de créer des écoles apparaît. Voici donc les stoïciens, les hédonistes, les cyniques, les sophistes.

C'est vers ce trou dans la planche que je dois les attirer. Chaque semaine pendant quatre heures. Chaque semaine, il faut trouver les mots pour faire oublier tout le reste de notre monde. Les autos, les vacances, la bière, la télé, les guerres actuelles, les chansons, le chômage, la déprime et les insignifiances de notre monde, les rires vides qui remplissent les écrans et les oreilles.

Que l'humanité pensante recommence, en eux et par eux. Mon travail est de souder les idées ensemble. Mon travail est d'empêcher qu'on oublie que nous existons par ces liens fragiles qui s'établissent entre les hommes et les femmes. Que tout ce travail de la pensée des Anciens ne soit pas inutile pour notre monde. Procéder aux rapprochements des mondes.

Nous ne pensons plus l'école comme un lieu de formation du regard. L'école est une fabrique. On y usine des humains.

« Les hommes ne sont pas faits pour les chevaux, mais les chevaux pour les hommes : dès lors, tâchez de vous occuper de vous plus que de vos chevaux, car vous savez bien que vous allez avoir des chevaux de grand prix, tandis que vous-mêmes n'aurez que peu de prix » (Diogène, fondateur du cynisme). Un trou dans la planche. Un silence dans la salle. Qui oserait dire qu'il n'est pas important de s'occuper de soi?

Ils écoutent. On ne peut pas dire qu'ils n'écoutent pas, les élèves. Ils sont souvent distraits. Mais ils écoutent. Il y a même l'un d'entre eux qui me demande de relire. Je m'exécute. Puis, après la deuxième lecture, il me dit que si nous remplaçons les chevaux par les autos, on pourrait penser que le monde ne change pas tellement.

Qu'est-ce que s'occuper de soi? Pourquoi faudrait-il gueuler contre l'individualisme? Qu'est-ce qu'un humain qui a du prix? S'agit-il de l'économie? Et si aujourd'hui, nous savons tout cela, comment se fait-il que le monde soit envahi par toutes ces psychologies ou thérapies pseudo-libératrices? Qu'est-ce que le bonheur? Doit-on se préoccuper des autres? Que suggérerait un Diogène? Un Socrate? Un Héraclite ou un Épicure?



Pour comprendre le monde, il faut oublier le monde. S'éloigner du présent. Partir à la rencontre des autres, c'est aussi se rencontrer, c'est encore se rencontrer. Socrate n'est qu'un pommier dans le verger. Chaque être humain est un pommier. Il faut apprendre à regarder. Casser la lassitude.

Il se pourrait bien que le trou dans la planche de Rilke soit encore utile. Il faut à la fois ouvrir le regard et boucher les yeux. Oublier le présent et plonger directement dedans. Montrer que l'affirmation de Diogène nous concerne. Nier le temps et se préoccuper du temps. Il faut non seulement un trou dans la planche mais un paysage à contempler.

Le professeur a entre les mains une matière. La poésie, la littérature, l'histoire, la biologie ou la philosophie. L'humanité pensante ne peut pas demeurer sans des humains vivants qui pensent. Convaincre que les questions ne sont pas inutiles.



SYLVAIN BOUTHILLETTE,
CHAMPION, DESSIN,
1992, 10 X 16 CM

Convaincre que le beau est tout autant dans la question que dans les réponses. C'est ce mouvement entre les questions et les réponses qu'il faut instaurer.

La mort de Socrate peut être, aux yeux d'un jeune de dix-sept ans, une mort insignifiante. Un procès comme les autres dans un monde où la justice n'existe pas plus qu'aujourd'hui. Socrate est un entêté. Il meurt parce qu'il n'a pas voulu fuir son pays, parce qu'il refuse l'exil. Mais qu'est-ce qu'un homme s'il s'enfuit devant la certitude?

Il y a des morts partout à la télé. Chaque soir on peut les compter et contempler le spectacle de la mort. La route fait ses morts, la guerre fait ses morts, les catastrophes naturelles font leurs morts. Il y a toujours une caméra pour la prendre sur le vif, pour nous l'offrir comme un simple spectacle. Un corps bouge, un corps tombe. La seule chose qu'on veut nous faire voir est la suivante : suivez bien le mouvement de ce corps qui retombe comme une roche sur le bord de l'autoroute. La mort est une fatalité. La mort est un excellent spectacle.

Qu'un dénommé Socrate meure plusieurs siècles avant Jésus Christ est une chose absolument insignifiante. Nous n'avons même pas d'images. Pourquoi devrait-on regarder par le trou de cette planche? Il n'y a rien à voir.

Mais Socrate meurt parce qu'il croit que l'humanité pensante n'est pas encore l'humanité pensante si elle n'accepte pas le principe suivant : une vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue. Par le trou de la planche, il y a une question : pourquoi vit-on? Par le trou de la planche, il y a un questionnement sur l'humanité. La vie a besoin d'un horizon. La vie a besoin de se voir ailleurs que dans le présent. La vie a

Par le trou de la planche, il y a une question : pourquoi vit-on? Par le trou de la planche, il y a un questionnement sur l'humanité. La vie a besoin d'un horizon.

besoin d'être réfléchi. Un être pensant s'adresse aux autres êtres pensants. Un homme veut toucher les hommes en posant une question qui concerne tout le monde.

Les caméras se pressent pour montrer la mort. Les caméras inondent le monde d'images. Nous voyons tout, mais nous ne regardons rien.

Le professeur a peu de temps pour dire qu'il faut prendre le temps de voir. Les élèves s'arrêtent dans nos classes en nous signalant qu'ils ont autre chose à faire. « J'ai un char à payer. » Ils vous laissent entendre qu'ils vous accordent un privilège : celui d'être là. La présence physique devrait suffire.

Peu de temps pour les plaisirs de la lenteur. Peu de temps pour le regard. Peu de temps pour penser la mort d'un vieux philosophe grec. La vitesse ne tue pas seulement sur les routes, elle finit par tuer le regard et, à plus long terme, elle tue l'esprit. Les humains ne sont pas des chevaux, mais ils sont bien dressés par la publicité.

Il y aurait toutes les bonnes raisons d'être pessimiste. Ce monde peut, semble-t-il, se fabriquer sans l'humanité pensante. Ce monde peut exister sans Socrate, sans les instituteurs et sans les trous dans la planche. Mais ce serait jeter la serviette un peu rapidement puisqu'il ne faut jamais préjuger des effets possibles sur un être pensant d'un regard par le trou de la planche. Les changements et les transfigurations des esprits ne peuvent pas se voir immédiatement. Même un mauvais souvenir peut devenir une belle histoire. Le temps n'est pas que le temps présent.

Je conserve donc cette citation de Rilke tout près de moi. Le regard d'un poète, la force d'une métaphore, le plaisir du partage, la discussion qu'elle entraîne, tout est en place pour qu'un être demeure un être pensant. Le regard dans l'ailleurs.

Le recommencement de l'humanité pensante est pour nous une obligation. L'humain a une histoire, mais il n'y a jamais rien d'acquis. ●

La chèvre- araignée de monsieur Turner

La société canadienne de biotechnologie Nexia Corporation, sise à Sainte-Anne-de-Bellevue, dont le directeur est Jeffrey Turner, pourrait bientôt produire, sous forme soluble dans le lait de chèvre, la molécule à l'origine du fil de soie de l'araignée. En effet, le gène de la protéine de soie d'araignée a été introduit dans le patrimoine génétique de deux boucs, afin qu'ils le transmettent de façon héréditaire à leur descendance femelle. On espère ainsi que les glandes mammaires des chèvres sécrètent cette précieuse protéine qui a été dès lors baptisée « BioSteel® » et brevetée telle! Une fois extraite du lait, on en tirerait un fil de soie extrêmement résistant aux tensions, plus que n'importe quelle autre matière, même l'acier. La naissance de chèvres issues des boucs transgéniques était attendue pour décembre 2000.

« Pour un monde sans torture »

Aux côtés d'associations locales, de groupes de femmes, de groupes religieux et de syndicalistes, etc., Amnesty internationale vient de lancer une nouvelle campagne contre la torture qui se déroulera jusqu'en octobre 2001. Elle invite à signer une pétition pressant le Canada de ratifier la *Convention interaméricaine pour la prévention et la répression de la torture*. À la veille du sommet des Amériques qui se tiendra à Québec, en

avril 2001, ce geste aurait pour effet de renforcer le système américain de promotion et de défense des droits humains, un des principaux outils pour contrer cette pratique encore fort répandue dans les Amériques.

Leonard Peltier

Le 26 février prochain, Leonard Peltier aura passé 25 ans en prison. De la nation Anishinabe-Lakota et militant du *American Indian Movement*, il est perçu par beaucoup comme le symbole de l'injustice du gouvernement américain envers les peuples autochtones. Amnesty internationale le considère comme un prisonnier politique injustement incarcéré et réclame sa libération immédiate. Accusé du meurtre de deux agents du FBI, sur la réserve de Pine Ridge, au Dakota du Nord, en juin 1975, il fut condamné à la prison à vie au terme d'un procès des plus controversés. Un immense effort est actuellement fait pour inciter Clinton à exercer la grâce présidentielle avant la fin de son mandat, le 21 janvier 2001. C'était la visée de la Marche pour la vérité et la réconciliation, devant le siège des Nations unies à New York, le 10 décembre, jour anniversaire de la Déclaration universelle des droits humains.

Hit parade

En octobre dernier, deux des plus grandes firmes de l'industrie agro-pharmaceutique, Novartis (Suisse) et AstraZeneca (Angleterre/Suède), ont accepté la scission de leur section agrochimique respective et la fusion de celles-ci entre elles. Syngenta (Suisse/Angleterre/Suède), ainsi créée, devient le géant mondial de l'agrobusiness, avec un chiffre d'affaires d'environ 7 milliards \$US et 20 000 employés.

Un saint patron pour les responsables politiques

Le 31 octobre dernier, Jean-Paul II a proclamé Thomas More « saint patron » des parlementaires et des gouvernants de tout pays. Ce choix a fait l'unanimité tant la figure de cet homme politique, ex-chancelier du roi Henry VIII, mort martyr en 1535, est honorée depuis des années et presque sous toutes les latitudes. Avant même d'être canonisé par le pape Pie XI, en 1935, le nom de cet avocat des droits de la conscience contre l'arbitraire de l'État, avait été gravé par Lénine sur une stèle aux « Pères de la Révolution »! À une époque où s'éclipse la conscience politique, il est bon de saluer la primauté de la vérité sur le pouvoir, rendue jusqu'à l'effusion de sang.

Des potagers collectifs biologiques

Le projet est simple : sensibiliser, informer et former les résidents d'un quartier, ainsi que l'ensemble de la population, à une pratique agricole biologique durable qui tient compte de l'écosystème, depuis l'être humain jusqu'à la plus petite des créatures. Contrairement aux jardins dits communautaires où chacun cultive son coin de terrain de façon plutôt individualiste, ces potagers font appel à la collaboration entre voisins d'un même quartier ou d'une même ville. Horticulteurs, architectes-paysagistes, jardiniers professionnels et membres d'organismes écologiques travaillent main dans la main. L'enthousiasme semble au rendez-vous de cette nouvelle initiative. À vos pelles!

Quelles frontières pour le village global?

Les mouvements de population du Sud vers le Nord transforment peu à peu les frontières des pays riches en passoires. Plutôt que de s'enfermer dans des citadelles assiégées, il importe de réfléchir à la façon d'accueillir ceux qui expriment, par leurs déplacements, une autre facette de la mondialisation.

**GROUPE DE TRAVAIL SUR LES RÉFUGIÉS
DU CENTRE JUSTICE ET FOI¹**

Les personnes se déplacent de plus en plus : pour des raisons de tourisme, d'étude, de travail, d'immigration (légitime ou irrégulière, temporaire ou permanente) ou de protection. Cela est aussi vrai dans le tiers monde qu'ici. Partout, les connaissances et les informations sur « ailleurs » circulent davantage et les moyens de transport se démocratisent. La vie n'a plus la stabilité d'antan : on change de travail, de ville, plusieurs fois dans une vie. Sans compter les changements technologiques qui ne cessent de bousculer nos habitudes. Même l'immigration bouge. Autrefois, on immigrait une fois pour toutes, alors qu'il est de plus en plus fréquent qu'on revienne éventuellement dans son pays d'origine ou qu'on émigre plus d'une fois dans une vie.

L'immigration ne constitue pas la panacée aux problèmes du Sud et l'ouverture des frontières ne saurait aucunement nous dédouaner de notre responsabilité de contribuer à l'amélioration des conditions de vie au Sud.

Ce ne sont plus les villes et les villages, ni même les États-nations qui nous servent de principal cadre de référence, mais bien la terre entière, sorte de village global. Avec l'informatique en particulier, on peut communiquer en « temps réel » presque partout sur la planète, sans égard aux barrières traditionnelles que constituaient les frontières étatiques : CNN et l'information continue, Internet et courriels, accès multiplié aux chaînes de télévision de partout, circulation planétaire des films et des valeurs hollywoodiennes, etc.

Sur le plan économique, le mot d'ordre est partout à l'élimination des barrières tarifaires, à la libre circulation des biens et des services, des ressources et des cerveaux. Partout, on cherche à réduire l'interventionnisme de l'État pour laisser libre cours aux mécanismes régulateurs du marché.

Libre circulation des cerveaux, oui, mais pas celle des bras. Car si tous les pays veulent recruter « les meilleurs et les plus brillants », ils sont infiniment plus sélectifs quand hommes, femmes et enfants « ordinaires » viennent frapper à la porte. Même le libre marché compte alors sur l'intervention de l'État pour garder la frontière!

Les statistiques sur l'accaparement de la plus grande partie des richesses et des ressources planétaires par une infime minorité de ses habitants sont bien connues. Celles sur l'accroissement des écarts entre riches et pauvres – tant entre

pays qu'à l'intérieur de chacun – également. Soulignons cependant que ces disparités scandaleuses, surtout entre le Nord et le Sud, ne concernent pas que les richesses matérielles mais aussi le respect des droits humains, les libertés fondamentales, l'accès à l'éducation ou aux soins de santé, la dégradation écologique, etc.

Il existe ainsi de nombreux pays et régions du monde où la vie est, selon nos critères occidentaux, proprement intolérable. Et comme ces critères sont exportés partout dans le monde, par le biais de la publicité et des consensus internationaux (droits humains, normes écologiques, etc.), il ne faut pas s'étonner que de plus en plus de gens cherchent à quitter ces conditions inacceptables pour venir partager ce que leur font miroiter nos sociétés développées, célébrées comme « les plus meilleures » au monde!

Le Canada, comme les États-Unis, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, par exemple, s'est surtout peuplé par l'immigration. D'abord de colons européens, puis d'immigrants venus de partout. Comme les autres pays riches et développés, nous avons à nouveau besoin d'une immigration nombreuse pour compenser la forte baisse de notre natalité, atténuer les effets du vieillissement de la population et maintenir notre croissance économique. Même les pays européens qui n'étaient pas traditionnellement des pays d'immigration sont maintenant forcés d'y songer, pour les mêmes raisons.

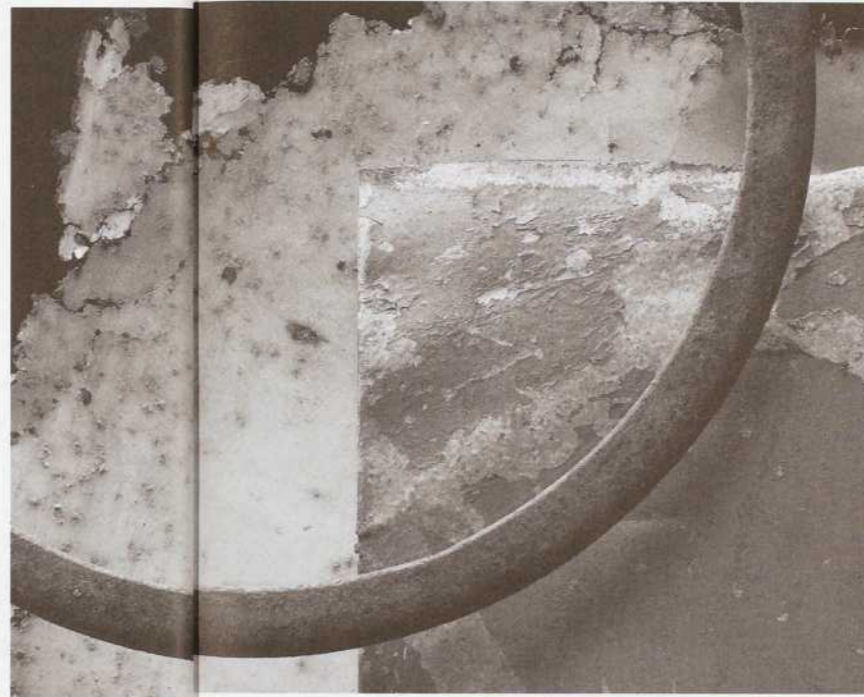
Pendant ce temps, les pays pauvres et extrêmement peuplés du Sud sont aux prises avec les problèmes inverses : population très jeune, chômage endémique, besoin de devises étrangères. Cela en incite plusieurs, comme les Philippines ou l'Indonésie, à exporter systématiquement de la main-d'œuvre à l'étranger, dans les pays du Nord ou du golfe Persique. Cela vaut bien sûr pour la main-d'œuvre non qualifiée (aides domestiques, travailleurs manuels ou journaliers) qui vient souvent, de manière officielle ou irrégulière, remplir dans nos pays les tâches ingrates que nous ne voulons plus accomplir. Mais ces mouvements migratoires nous amènent également des diplômés étrangers déjà formés, en particulier dans des domaines de pointe, comme l'informatique. Cette immigration de plus en plus nombreuse profite donc à nos pays.

Ouvrir ou fermer les frontières?

Traditionnellement, les frontières avaient pour but de délimiter clairement les territoires où s'exerçaient les pouvoirs d'un

1. Joseph-Arthur Bergeron, Guy Bourgeault, Dominique Boisvert, François Crépeau, Jean-Marc Éla, Élisabeth Garant, Fernand Gauthier, André Lamothe, Philippe Tremblay.

État. De nos jours, ces frontières ont été considérablement relativisées. Aux plans politique et militaire, la jusqu'ici sacrosainte souveraineté nationale commence à faire place aux communautés supra-étatiques (comme l'Union européenne) et au droit d'ingérence humanitaire; au plan économique, les décisions – largement conditionnées par les marchés boursiers – sont de plus en plus l'apanage des entreprises transnationales; au plan écologique, défis et solutions sont forcément transfrontaliers; aux plans juridique et criminel, les règles du



jeu, comme les infractions et les sanctions, se déplacent du terrain national au niveau international (commerce de la drogue, pornographie, blanchiment d'argent, trafic d'êtres humains, tribunal pénal international); etc.

Ajoutons encore qu'à l'intérieur de nombreux États souverains, se jouent d'autres revendications identitaires, nationales ou régionales, religieuses ou culturelles, dont la situation particulière des peuples autochtones, partout dans le monde, constitue un cas exemplaire.

Les contrôles qui s'exerçaient traditionnellement aux frontières étatiques ont ainsi tendance à se déplacer vers d'autres lieux et à recourir à d'autres moyens : développement des fichiers informatiques sur les individus, des échanges internationaux d'informations, des zones d'habitation protégées, des nouveaux milieux d'appartenance et d'identification (par groupes sociaux ou religieux, au plan plus global que les États nationaux, ou au contraire à un niveau plus local : villes et régions), etc.

Le Groupe de travail sur les réfugiés réfléchit depuis plus d'un an sur les migrations internationales et les principaux défis qu'elles poseront au cours des 20 ou 30 prochaines

années. Nous en sommes venus à la conclusion qu'il faut aller, à terme, vers une plus grande ouverture des frontières, vers une plus libre circulation des personnes. C'est pour nous la seule réponse possible, efficace et acceptable, à moyen et à long terme, aux problèmes démographiques, économiques et politiques que nous avons identifiés.

Il est important de préciser que l'immigration ne constitue pas la panacée aux problèmes du Sud et que l'ouverture des frontières ne saurait aucunement nous dédouaner de notre responsabilité de contribuer à l'amélioration des conditions de vie au Sud, qui rendrait moins criant le « problème » migratoire. Une réflexion favorable à une plus grande circulation des personnes ne doit pas faire abstraction des questions importantes de justice sociale soulevées par la mondialisation. Au contraire, le défi de créer un rapport au politique sur des bases nouvelles devient encore plus important dans une conjoncture de transformation du rôle des frontières.

Certes, cette plus grande ouverture des frontières n'est pas encore pour demain : les résistances sont fortes, et il y a bien des conséquences à prévoir et des terrains à préparer avant de pouvoir s'ouvrir, de façon responsable, à une plus libre circulation des personnes. Mais cela est sans doute bien plus proche qu'on ne le croit et exige donc une préparation en conséquence, si on veut éviter que nos pays se transforment en citadelles assiégées. Un travail important peut déjà être amorcé par la formation d'une opinion publique favorable à l'immigration et sensibilisée aux nouveaux enjeux des migrations internationales. Les choix pour l'immigration faits par nos gouvernements, sur une base annuelle ou triennale, sont autant d'occasions de mettre en place des conditions permettant une politique plus ouverte et généreuse. L'ouverture des frontières ne peut se faire de façon improvisée. Elle requiert des aménagements politiques complexes qui appellent une réflexion urgente.

Malheureusement, l'examen de l'évolution récente des politiques migratoires canadiennes montre qu'ici, comme un peu partout en Occident, on renforce les contrôles et on augmente les mesures répressives dans le but officiel de contrer l'immigration irrégulière et de lutter contre le trafic des personnes.

« ...Le béant fossé démographique qui se surimpose en sens inverse sur le fossé économique entre Nord et Sud, loin de diminuer, est en train de s'élargir encore davantage. Ce facteur est en train de créer une pression incroyable en faveur du mouvement migratoire Sud-Nord, entraînant une réaction antilibérale d'égale intensité dans les pays du Nord. Ce n'est pas difficile de prévoir la suite. Malgré des frontières renforcées, l'immigration illégale et clandestine va augmenter partout au Nord, dans le même temps que surgiront des mouvements volontairement obscurantistes. L'équilibre démographique interne des États du Nord changera radicalement, et l'on peut s'attendre à voir naître des conflits sociaux intenses. »

IMMANUEL WALLERSTEIN, *L'APRÈS-LIBÉRALISME. ESSAI SUR UN SYSTÈME-MONDE À RÉINVENTER*, PARIS, ÉDITIONS DE L'AUBE, 1999

En Europe, autour de l'espace Schengen où se pratique la libre circulation des personnes, on tente d'ériger ce qu'on a appelé la « forteresse Europe », confiant aux pays limitrophes de l'Union européenne la responsabilité d'en garder les frontières et de repousser tous ceux et celles qui tenteraient, sans droit, d'y accéder. À leur frontière avec le Mexique, les États-Unis tentent en vain depuis des années, malgré des moyens militaires et policiers de plus en plus coûteux et sophistiqués et des centaines de morts chaque année, d'endiguer le flot incessant des migrants clandestins venus d'Amérique latine. Au Canada, on augmente les exigences de visas et on multiplie les moyens d'intercepter à l'étranger les voyageurs qui ne sont pas en règle.

Cette augmentation des contrôles et de la répression s'avère partout largement futile : elle fait temporairement baisser le nombre d'entrées, avant que la créativité et le besoin des migrants (et des réseaux plus ou moins criminalisés de passeurs auxquels ils ont souvent recours) ne les poussent à trouver de nouvelles façons de contourner les obstacles. Plus

L'augmentation des contrôles et de la répression s'avère partout largement futile. Plus les obstacles augmentent, plus les migrants potentiels sont poussés vers la clandestinité.

les obstacles augmentent, plus les migrants potentiels sont poussés vers la clandestinité, avec ses risques et ses coûts humains et monétaires. La plupart des responsables politiques sont d'ailleurs forcés d'admettre, en privé, que ces mesures de contrôle ne réussissent pas à réduire de façon durable le nombre des clandestins sur le territoire. Ils continuent néanmoins à défendre publiquement ces mesures, essentiellement à cause de leur valeur symbolique : aux yeux de l'opinion, la défense des frontières est l'un des derniers vestiges de la souveraineté de l'État. Il importe donc que les politiciens projettent l'image de s'en occuper, que cette défense des frontières s'avère efficace ou non.

Une tarte à partager

Bien sûr, l'immigration pose partout le défi – ancien, mais qui ne pourra que s'amplifier – de l'intégration et des identités nationales. Tous les pays vieillissants rencontrent ce défi de la transmission des héritages (histoire, valeurs, langue, religion, coutumes), même à leur propre jeunesse « de souche ». Les influences d'ailleurs, et particulièrement des États-Unis, n'ont pas besoin de l'immigration pour peser de tout leur poids, aussi bien à la maison qu'à l'école et dans les médias.

Toutes les sociétés du monde sont maintenant soumises à diverses formes de métissage, mais il est évident qu'une immigration croissante va rendre le défi encore plus explicite. Différences culturelles, apprentissages linguistiques, codes vestimentaires, tout devient plus visible et la tentation est forte de voir dans l'immigrant un bouc émissaire facile pour les défis identitaires que rencontrent de plus en plus les peuples d'une planète mondialisée.

Les débats sur l'identité québécoise, dans ou hors de la confédération, et la recherche laborieuse d'une culture publique commune ne sont pas la malheureuse conséquence d'une trop grande ouverture aux immigrants ou réfugiés de partout. Ils sont plutôt la traduction locale d'un défi qui se pose partout : comment développer un vivre ensemble dont l'identité spécifique reste beaucoup plus à construire qu'à préserver?

Nos attitudes face aux frontières et aux migrations se résument en fait souvent à un problème de tarte. Au sens figuré, nos pays riches ont accaparé une immense portion (richesse, ressources énergétiques, programmes sociaux, mais aussi pollution, gaspillage, déchets, etc.) sans aucune proportion avec notre population. Et nous n'avons guère le goût, collectivement parlant, de partager notre morceau avec plein d'autres gens, surtout si nous ne les avons pas invités! Nous voulons bien accueillir des immigrants, mais dans la mesure où ils produiront au moins autant de tarte qu'ils en mangeront (immigrants investisseurs, compétences recherchées, etc.). À la limite, nous sommes prêts à partager un peu avec les plus mal pris (réfugiés ou aide internationale), mais à condition de choisir nos pauvres et de ne pas diminuer substantiellement notre portion.

Individuellement, chacun a l'impression d'avoir durement mérité sa part. Il n'est pas facile d'admettre que notre richesse collective n'a été possible que grâce à l'accaparement d'une proportion indue des ressources planétaires, et souvent à l'exploitation plus ou moins voilée du travail et des richesses des autres (depuis la traite des esclaves jusqu'aux règles du commerce mondial, en passant par la colonisation politique et économique, l'endettement infernal du tiers monde, etc.). Pourtant, il n'y a aucune raison pour qu'un enfant né au Soudan, au Pakistan ou au Honduras soit condamné à l'avance à n'avoir pas un accès raisonnable à la nourriture, à l'éducation, à la santé et au travail.

C'est pourquoi il deviendra toujours plus difficile, pratiquement, et inacceptable, moralement, de nous enfermer de plus en plus dans des villes et pays fortifiés (comme cela se répand aux États-Unis dans les *gated communities*) afin de tenter de protéger le plus longtemps possible, contre le partage avec l'autre, ces acquis socio-économiques que nous considérons comme notre propriété privée.

Avant d'ouvrir concrètement les frontières, il est urgent d'ouvrir les perspectives, d'élargir nos horizons. Nos défis canadiens et québécois sont réels, mais ils sont aussi vécus par bien d'autres sociétés. Ici comme ailleurs, ces défis ne peuvent plus être relevés isolément, à l'abri des influences étrangères. Cela ne signifiera pas pour autant la fin des frontières : sous une forme ou une autre, elles continueront forcément de baliser les identités, les différences, les appartenances et les solidarités.

Mais nos sociétés de demain seront forcément plus perméables, davantage pluralistes et, espérons-le, plus ouvertes au partage. Ce sera la condition d'une mondialisation harmonieuse. Rien n'est pourtant acquis d'avance. Nos choix actuels contribueront à cette mondialisation pour ou contre les humains. Chose sûre, les frontières ne seront plus jamais ce qu'elles étaient. ●

~ Choix de livres ~

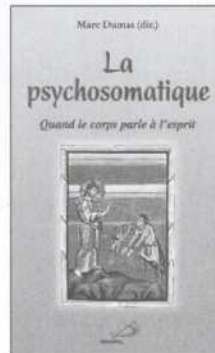
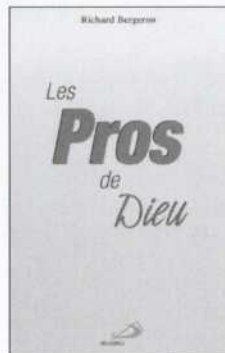
LES PROS DE DIEU

Le prêtre – le théologien – le religieux

Richard Bergeron

216 pages * 24,95 \$

Ombres et lumières de tous ceux et celles qui ont fait de Dieu leur «profession».



LA PSYCHOSOMATIQUE

Quand le corps parle à l'esprit

Marc Dumas (dir.)

192 pages * 21 \$

Des voies nouvelles pour explorer la dimension spirituelle de la souffrance psychosomatique.

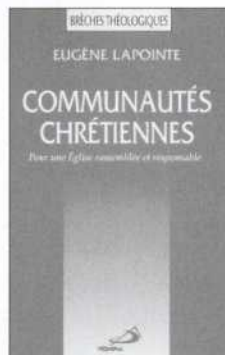
COMMUNAUTÉS CHRÉTIENNES

Pour une Église rassemblée et responsable

Eugène Lapointe

208 pages * 21 \$

Un survol historique et une théologie pratique renouvelée de la communauté chrétienne.



LA CONSCIENCE CHEZ LES PERSONNES ALZHEIMER

Étude de cas et éthique des comportements

Marie Guertin

104 pages * 15,95 \$

Un guide pour mieux aider et comprendre les personnes Alzheimer.

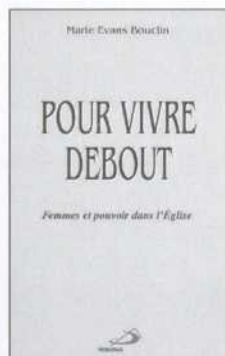
POUR VIVRE DEBOUT

Femmes et pouvoir dans l'Église

Marie Evans Bouclin

160 pages * 19,95 \$

Un plaidoyer en faveur de relations plus saines et plus justes entre femmes et clercs.



QUELLE MARIE AIMONS-NOUS?

Marie-Thérèse Nadeau

144 pages * 19,95 \$

À travers l'histoire de la théologie mariale, une compréhension actuelle du personnage de Marie.

TOUT COMMENCE PAR LA TENDRESSE...

André Drouin

80 pages * 13,95 \$

Le témoignage bouleversant de 16 ans d'accompagnement spirituel de sidéens.



POUR VIVRE VRAIMENT: L'ÉVANGILE

Yvon Poitras, Yvonne Demers

144 pages * 14,95 \$

Une manière de revisiter les Évangiles à partir du vécu en s'ouvrant aux spiritualités étrangères.

Le don de l'idiotie



L'AUTEUR EST
DIRECTEUR ARTISTIQUE
DU THÉÂTRE DE
QUAT'SOUS

L'écriture est-elle un don? J'en doute. Elle est l'instrument d'un esprit étrange et obscur, plus grand que l'écriture, plus grand que l'écrivain. Quelque chose proche de l'hébètement, de l'accablement, un état second où l'on reçoit avec violence le sentiment de l'idiot. Car il faut bien être idiot pour écrire le sang du monde, et puisque l'époque est vendue aux vainqueurs et aux ressortissants d'un monde brillant, l'écriture, plus que jamais, exige de celui qui la porte d'être lui-même porté par ce don triste et repoussant qu'est le don de l'idiotie.

Avec ses poings serrés, portés en rage contre sa bouche dénudée, l'embryon, déjà, connaît la haine du monde qui l'attend. Alors, il recourbe son front et fait pousser ses ongles.

Je crois que ce don s'est planté devant moi une nuit d'orage et de bombardement. Il est dur de faire la différence entre un 455 qui tombe en chandelle et un coup de tonnerre. Les deux, cette nuit-là,

étaient rentrés dans ma chambre : la bombe et le tonnerre. Bras dans les bras, frères siamois attachés par le foie, la rate, les poumons et le cœur, ils se sont approchés et m'ont planté leur regard au fond de l'enfance. Mon sang sortait de mon corps, et je hurlais de rage à l'absence de ma mère, à l'absence de mon père; je hurlais de rage au regard obscène de la lune et de tout l'univers. Mon sang me sortait des yeux! Une flaque noire baignait à présent la chambre. Une flaque noire qui se mit à ramper vers les murs, jusqu'au plafond, jusqu'au ciel même de mon cerveau, mon cerveau qui

vit venir à lui – prenant naissance à même mes horribles menstruations – Satan. Il était aussi affreux que jadis il fut beau, lui, premier ange devant Dieu. Trois faces sculptaient sa tête. Celle du devant était rouge! Le grand poète, bien avant moi, l'avait dit lors de son voyage en enfer.

Il pleurait de ses six yeux, et dans chacune de ses gueules, il broyait trois fois mon visage. Il s'approcha de moi et me cracha à la bouche les lambeaux de moi-même, en me hurlant à l'âme : « Réjouis-toi, car je te fais don de l'idiotie : tu seras poète! Et tu écriras la cruauté et la haine. » Sans qu'il n'eût rien à ajouter, je compris que le malheur serait sur moi si je trempais ma plume ailleurs que dans le sang des autres.

Aujourd'hui, penché à ma table, j'écoute et je prends garde à ce qu'aucun de mes mots ne soit écrit à l'encre. L'ordonnance est claire. Elle me dit : ensanglante les hommes et fabrique-toi un encrier pouvant recevoir le glas de tes délires. C'est en déchirant le ventre de ta mère que tu vins au monde. C'est en déchirant le sexe de ton père que tu devins un homme. Mais ne laisse personne dire après ton passage : « Voilà qu'il s'en va, l'enfant au regard grave, il ne fut pas généreux, son cœur est resté fermé. » Lève-toi et marche.

Alors je me lève, et je marche. Et je raconte les histoires qui peuvent encore répondre à la mort. Et à la bombe qui tombe encore au fond de mon esprit ravagé, je dis que désormais, je hurlerai le difforme! Je hurlerai l'inachevé, je hurlerai l'embryon rejeté, recraché! Et pour que les générations futures, celles de dans vingt siècles, puissent déjà m'entendre, je hurlerai avec la voix du fœtus de trois mois, lorsque pour la première fois il sent battre son cœur.

Déjà, le fœtus a compris la colère! Avec ses oreilles difformes, inachevées, il entend le bruit du sang en cataracte couler dans les veines de sa mère. Avec ses poings serrés, portés en rage contre sa bouche dénudée, l'embryon, déjà, con-

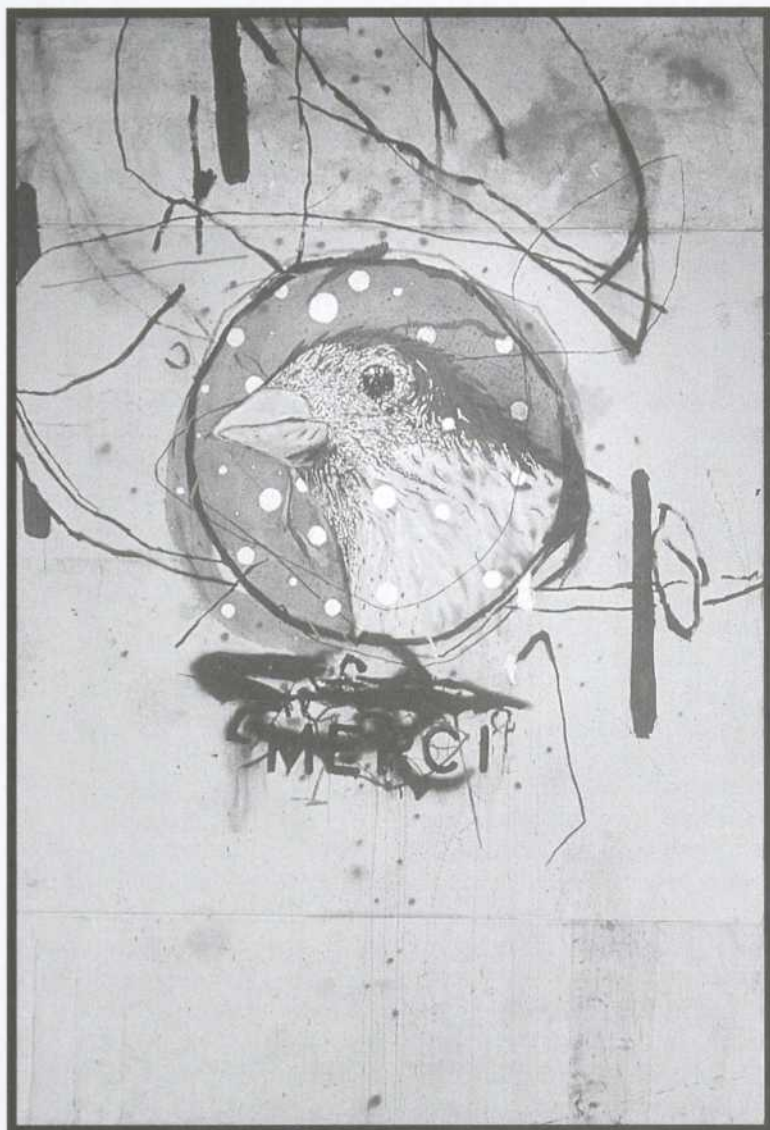
naît la haine du monde qui l'attend. Alors, il recourbe son front et fait pousser ses ongles. Et son corps, pas encore formé, son corps de céphalopode, son corps de gastéropode, comme une course infinie de toutes les époques de ses ancêtres, comme une course folle de la lumière, son corps de poulpe, devient tour à tour poisson et mollusque, pour ressentir dans le cartilage du poisson, et dans la bave du mollusque, l'essence même de la haine que l'océan porte pour l'homme!

Au bout de trois mois, le fœtus déjà à l'intuition profonde de ce qui se trame au cœur des nuits glacées du Grand Nord! Le fœtus déjà ressent en lui la colère initiale, celle que ressentent encore les grands loups blancs du Nord qui sont, depuis si longtemps et pour longtemps encore, les ennemis jurés de l'Homme, l'Homme qui les pourchasse et les ensanglante dans les landes glacées de leur territoire fumant de froid!

Les fœtus déjà tremblent, car eux, comme les loups, ont soif du sang de leur mère. Les fœtus, blottis au fond du ventre de la mère, parlent avec les loups, blottis au fond du ventre de la terre! Ils parlent avec les bêtes, eux hommes à moitié formés, ils parlent avec les bêtes, car là est le grand miracle invisible et incompréhensible du rêve! Ce miracle que tout être oublie le jour de la naissance.

Les fœtus, au fond de leur tanière, entendent ce qui se passe au fond des déserts du Nord! Ils entendent hurler les loups! Ils entendent gémir les loups! Ils entendent rager les loups! Et les loups, du fond de leurs ténèbres blanches, entendent l'encouragement des fœtus, ils entendent leur cri unique : « Ragez et enragez! »

Alors, comme fous, et en même temps, les grands loups blancs du Nord sont pris d'une fureur qui étincelle jusqu'au plus profond des galaxies, une fureur qui éclabousse les étoiles. Ils tor-



glacée, et là, patients mais impatients, l'écume aux naseaux, tremblants, ils attendent, la rage aux crocs, que les premières portes des maisons puissent s'ouvrir.

Avec la levée du soleil, on vit les loups sortir de leur cachette pour se précipiter sur tous ceux qui étaient sortis de chez eux. Ce matin-là, il y eut dans la ville un grand tumulte. Les loups étaient affamés et enragés par leur longue course. Leur colère était si grande que les loups n'épargnèrent personne : ni les enfants, ni les femmes, ni les hommes, ni les vieillards, ni les êtres bons et justes, ni les handicapés prisonniers de leur siège de métal où les loups leur ouvrirent le ventre pour dévorer intestins, foie, cœur, poumons, rate, estomac, déchirer ligaments et muscles, broyer os et cartilages, pour arriver enfin à l'infirmité, la véritable infirmité, et la dévorer, et libérer ainsi le corps. On vit les loups faire irruption dans les salles de spectacles et dévorer spectateurs et danseurs, acteurs et musiciens.

SYLVAIN BOUTHILLETTE,
MERCI, TECHNIQUES
MIXTES SUR TOILE,
1999, 225 X 333 CM

dent leur cou de rage et de colère, et le sang en écume, et l'écume aux lèvres, tous ensemble, et en hurlant la création du monde, en hurlant la colère cosmique, qu'ils sont les seuls à porter, les loups blancs se mettent en course, ils se mettent à courir au milieu de la nuit en hurlant! Ils courent avec la lune dans leur fourrure trop large! Ils courent avec leur cœur dans la gueule! Ils courent et se précipitent et se dépêchent! Et les fœtus, du fond de leur cavité, leur ordonnent la vitesse, leur ordonnent l'essoufflement infernal, les fœtus appellent à la colère, à la destruction, à la rage, à l'incendie, à l'injustice, les fœtus appellent au meurtre et au viol, au carnage et au massacre, ils appellent au ressentiment et à la haine et à la grande catastrophe des cœurs!

Et les loups multiplient leur course, y mettent toute leur fureur dans leurs pattes déjà ensanglantées, et ils hurlent de tristesse, car ils savent, les loups, que cela ne suffit pas encore. Alors, d'une seule voix, et en chœur, les loups invoquent la lumière pour qu'elle vienne les porter à son tour. Leurs voix plaignantes s'unissent soudainement à celle des fœtus, et tous, bêtes difformes et êtres informes, invoquent en pleurant la lumière diabolique! Les loups, alors, parviennent à commettre le miracle de la distance, et en un temps compréhensible seulement aux escargots, et aux tortues géantes, ils parviennent à traverser les distances qui les séparent de la grande ville.

À l'aube glaciale, des milliers et des milliers de loups envahissent la ville

Vers le soir, la ville hurlait, le froid ne parvenait plus à figer tout le sang répandu, trop chaud pour être gelé, bouillonnant encore entre les mâchoires crispées des agonisants. Les loups disparurent dans la nuit, laissant au cœur de la ville des survivants hurlant la mort.

Lorsque je relève la tête de mon cahier, j'ai la main qui tremble et je sais que la guerre n'a jamais été aussi proche de moi, et mon visage, idiot, ne reconnaît plus dans le miroir le visage du temps. Il y voit la flamme tremblante de la vie qui survit grâce à l'écriture colérique des galaxies.

WAJDI MOUAWAD

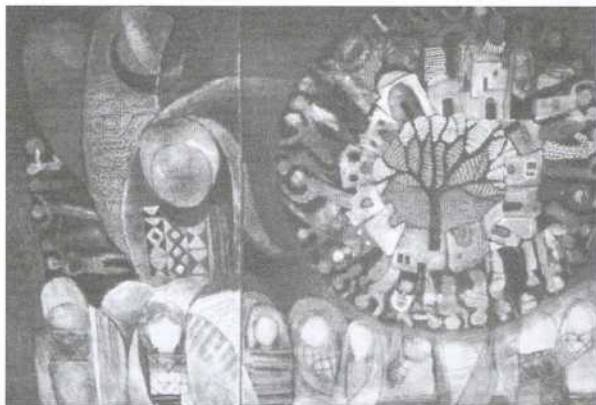
SITES INTERNET



SABEEL-JÉRUSALEM
Sabeel.org

On oublie facilement que les Palestiniens sont parfois des chrétiens. Ceux-ci ne sont plus très nombreux, ils sont noyés dans un monde musulman, mais ils forment la plus ancienne communauté chrétienne du monde! Il est touchant pour nous d'entendre leur voix à propos du conflit qui sépare Israéliens et Palestiniens.

Le site www.sabeel.org (qui n'existe qu'en anglais, malheureusement) témoigne de leurs souffrances et de leur engagement pour la paix. Sabeel est un cen-



tre œcuménique de théologie de la libération, installé à Jérusalem. On y trouvera, dans la dernière édition de son bulletin (*Cornerstone*) publié à l'été, un document important intitulé : *Principes pour une paix juste en Palestine*.

Affirmant que l'injustice commise autrefois contre les Juifs ne justifie aucunement celle qu'on fait subir au peuple palestinien depuis 1948, on explore les bases d'une paix qui soit durable. Ces bases sont bibliques, bien sûr, mais aussi morales et légales, comme en témoignent les nombreuses références aux résolutions des Nations unies et à la Quatrième Convention de Genève. Un principe est souvent répété : seule la justice peut amener une paix réelle et durable.

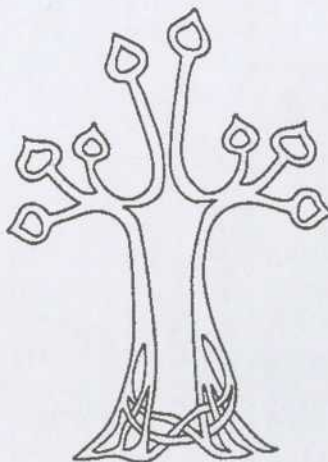
Le texte est très critique par rapport au « processus de paix » dans lequel la

communauté internationale plaçait tant d'espoir. Ce processus, dit Sabeel, était prometteur au début, mais est devenu une manière de perpétuer l'injustice. Israël est en train de faire de la Palestine un territoire en peau de vache, une sorte de *bantoustan* comme il en existait en Afrique du Sud, au temps de l'apartheid. La paix d'Oslo est certes bellement enveloppée par Israël et son allié stratégique, les États-Unis, mais c'est un cadeau empoisonné « qui risque de plonger notre région dans une plus grande violence ». Ces paroles étaient malheureusement prophétiques, car on sait ce qui est arrivé, quelques semaines plus tard, après la provocation du ministre Sharon...

Le texte, fruit d'une longue analyse, est très concret. On reconnaît le droit à l'autodétermination, à l'indépendance et à la souveraineté aussi bien pour les Israéliens que pour les Palestiniens. Mais la justice exige, de la part d'Israël, reconnaissance des torts et réparation. On va même jusqu'à suggérer que les nouvelles « implantations » de colons juifs soient vidées de leurs habitants illégaux et, qu'en compensation, ces installations soient remises aux réfugiés palestiniens. Le texte invoque aussi la responsabilité de la communauté internationale.

La déclaration invite enfin à la prière (des plans de célébrations sont fournis) et à la solidarité entre tous les chrétiens du monde. Signalons à ce sujet qu'un comité de solidarité existe au Canada : *Canadian Friends of Sabeel* (courriel : rca@idirect.com).

FERNAND JUTRAS

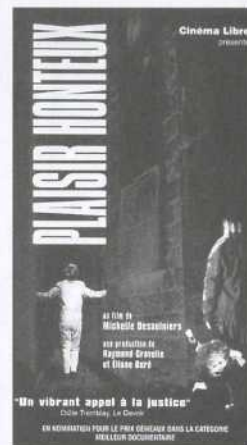


VIDÉOS



PLAISIR HONTEUX

RÉALISATION : MICHELLE DESAULNIERS
PRODUCTION : LA GAUCHET INC. ET CINÉ GESTION INC.
DOCCU-FICTION, 16 MM (DISPONIBLE EN VIDÉO),
COULEUR, 1998, 52 MIN
DISTRIBUTION : CINÉMA LIBRE



La terreur liée au plaisir : voilà un sujet bien délicat à traiter! La réalisatrice de *Plaisir honteux*, elle-même victime d'agression sexuelle, a pris ce risque. Elle donne la parole à des personnes victimes, pendant plusieurs années, d'agressions sexuelles perpétrées par des membres de leur famille. Lise, Amba, Linda, Roselyne, Denise, Jean-Claude, Claire, Hélène S., Marie-Josée, Hélène L. joignent leurs voix à celles de Caroline, Michelle, Josée, Jean-Paul, Marie-Michelle et Lucie. Nous entrons alors dans un univers tabou en présence d'êtres blessés en quête de libération. Les mises en scène, la poésie, le chant qui jalonnent ces témoignages permettent d'accueillir la parole courageuse de ces êtres, leurs silences, leurs larmes aussi, avec un infini respect et favorisent notre écoute d'un bout à l'autre.

À travers ces prises de parole, la réalisatrice ne poursuit qu'un but : faire affleurer la vérité. Or la vérité ne peut pas être une semi-vérité. Quand on parle d'agressions sexuelles, impossible de taire le plaisir qui accompagne ces actes. Et voilà l'horrible de l'agression : « le faire en donnant du plaisir ». Et du plaisir

ressenti, on culpabilise des enfances brisées : « tu as couru après... ». Ayant parcouru le long chemin de la séparation avec le ou les parents abuseurs et ayant pris conscience de l'ampleur de la destruction, ces victimes devenues adultes en reportent souvent les conséquences sur leur vie amoureuse et leur vie sexuelle.

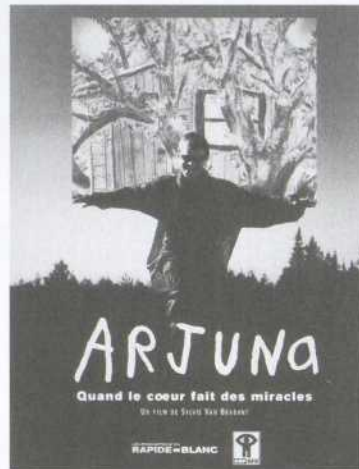
Pas de voyeurisme, mais toujours une atmosphère dans laquelle chaque histoire est unique, chaque quête de libération singulière. Le personnage du clown, interprété par la réalisatrice elle-même, dévoile clairement son approche face aux jeunes victimes : celle d'un long apprivoisement empreint de patience! Au moment où la Marche des femmes – dont un des objectifs était de lutter contre les violences faites aux femmes – vient d'avoir lieu et dans l'optique de la promotion des droits des enfants, ce documentaire s'avère très précieux.

Les Éditions du Remue-Ménage ont publié, en 1998, le livre *Plaisir honteux* qui accompagne et approfondit le film.

RENAUDE GRÉGOIRE

ARJUNA

SCÉNARIO ET RÉALISATION : SYLVIE VAN BRABANT
 PRODUCTION : LES PRODUCTIONS DU RAPIDE-BLANC INC. (NICOLE HUBERT) EN COPRODUCTION AVEC L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA (YVES BISAILLON)
 DISTRIBUTION : ONF
 DOCUMENTAIRE, VIDÉO, COULEUR, 52 MIN



Dans notre monde où souvent les mauvaises nouvelles pullulent au point de laisser place à la tristesse et à la déception, ce documentaire apporte fraîcheur et lumière. Rien d'artificiel dans la vie de ce jeune trisomique. Arjuna vit à fleur de peau si l'on peut dire. Il accueille les émotions et les sentiments que la vie fait monter en lui. Grâce à la présence de Marie, sa thérapeute de l'art, il réussit à les mettre en mots et en peinture. Véritable artiste, ses œuvres traduisent sa vision du monde et rayonnent d'une joie mystérieusement contagieuse. Chacune d'elle a une histoire, son histoire.

Aussi est-il très fier lorsqu'il part seul, fin mai 1999, à Los Angeles pour l'événement *Art and Soul Festival* organisé par la *Very Special Arts International* qui, tous les cinq ans, regroupe de nombreux artistes handicapés venus de divers pays du monde. Ses peintures ont été retenues et exposées au regard de visiteurs de marque. Nous faisons la vi-

site avec lui et nous partageons sa fierté toute spontanée en compagnie de ses admirateurs.

C'est grâce à l'entourage de sa famille qu'Arjuna a réalisé de multiples progrès depuis son enfance. Les médecins ne lui prédisaient pas une grande espérance de vie et pourtant, il est toujours bien vivant, plus vivant que bien d'autres... Depuis quelques années, il vit à la Maison Emmanuel, une communauté thérapeutique alternative située au cœur des Laurentides. Dès sa première visite, Arjuna a été séduit : « C'est ici que je veux vivre », avait-il déclaré à sa mère. Travaux domestiques, vie à la ferme, ateliers de création, sports, acquisition de connaissances lui permettent de développer son potentiel et le gardent en contact avec la nature à laquelle il communique profondément.

Sylvie Van Brabant, qui compte à son actif une quinzaine de films ou documentaires, a réalisé une belle œuvre, pleine de tendresse et de finesse. L'on devine quelle connivence s'est établie entre l'acteur et la réalisatrice et la patience que celle-ci a dû déployer pour parvenir à un tel résultat. Le visionnement en est vivement conseillé pour embellir la vie d'un rayon de soleil.

ANNE-MARIE AITKEN

Une planète, des religions

De Trois-Rivières, un grand magazine d'actualités religieuses.

Le dimanche de 23 h à minuit

Une émission de Michel Morin



- 88,1 FM**
Mauricie
Centre-du-Québec
- CBSI Côte-Nord 101,1 FM Estrie
 - CBGA Gaspésie-Les Îles 95,1 FM Montréal
 - CJBR-FM Bas-Saint-Laurent CHLM Abitibi-Témiscamingue
 - CBJ-FM Saguenay-Lac-Saint-Jean 90,7 FM Ottawa-Hull
 - 106,3 FM Québec



première chaîne

Radio-Canada

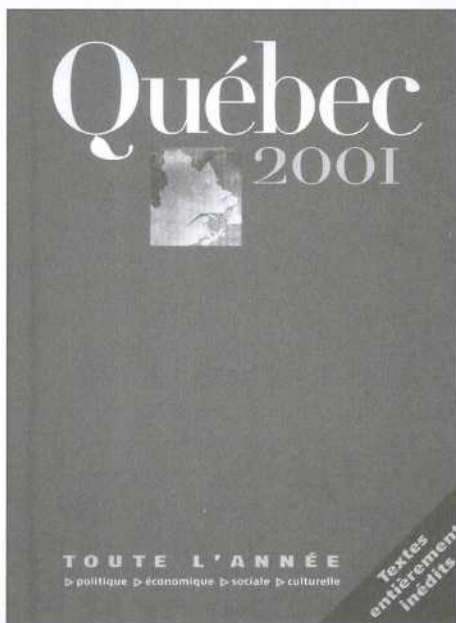
www.radio-canada.ca/radio

Le Québec de l'an 2000

ROCH CÔTÉ (SOUS LA DIRECTION DE),
 QUÉBEC 2001. ANNUAIRE POLITIQUE, SOCIAL,
 ÉCONOMIQUE ET CULTUREL, MONTRÉAL, FIDES,
 2000, 529 p.

J'avoue avoir dévoré goulûment l'édition 2001 de l'Annuaire du Québec. Sous la direction de Roch Côté, l'ouvrage nous apporte la contribution de 70 auteurs, experts et journalistes, sur différents aspects de notre vie collective. Variété de styles et de points de vue même si l'équipe du *Devoir* est fortement présente.

L'édition 2001 m'a captivé. Elle m'a semblé particulièrement réussie par sa



manière concise de cerner la problématique des questions soulevées et d'en proposer une interprétation sans glisser trop vite dans l'éditorial. L'information est ample et la mise au point de tableaux superbes surtout pour les régions. Très intéressantes sont les sections sur les tendances de la société québécoise, l'analyse de la question nationale, les

débats autour de la politique municipale (qui se prolongent dans une longue section sur le territoire, notamment sur la région métropolitaine de Montréal, sur celle de Québec, sur les villes intermédiaires et celles de la couronne périphérique). On y trouve aussi de bonnes synthèses sur les questions actuellement débattues : la santé, l'éducation, la justice et les demandes sociales.

Deux petites remarques critiques. D'abord le titre : il ne s'agit pas du Québec 2001, mais bien du Québec 2000 (juillet 1999 - juin 2000). Et puis, pratiquement pas un mot sur l'environnement, particulièrement sur la consultation sur la gestion de l'eau au Québec, dont le rapport a pourtant été rendu public le 3 mai 2000.

Dans l'ensemble, *Québec 2001* est un livre de référence indispensable aux bibliothèques et à toute personne désireuse de comprendre les débats actuels et, surtout, d'envisager de quelque manière le futur de notre société.

ANDRÉ BEAUCHAMP

Une parabole

AHMADOU KOUROUMA, *EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES*, PARIS, ÉDITIONS DU SEUIL, 1998, 358 p.

Le rebelle, l'insubmersible, celui dont vingt années d'exil forcé n'ont pu sécher l'encre de sa plume mordante, récidive et rit encore une fois au nez et à la barbe des ogres blancs et noirs qui ont saigné l'Afrique et continuent de la brûler à petit feu. *En attendant le vote des bêtes sauvages* peut être comparé au bruit d'une sirène qui, tout en alertant la population de la présence d'un incendie, annonce surtout l'arrivée des pompiers. Mais ce son de cloche, si triste soit-il, est teinté d'un humour cynique – pour ne pas dire noir – qui suscite chez le lecteur un tiraillement entre le fou rire et la révolte.

Le roman est marqué par la présence française en Afrique, pendant et après les indépendances. On y décèle le sceau de l'indélébile des dictatures militaires et les règnes de partis uniques couron-

nés par des pratiques abusives. La paranoïa d'un pouvoir à vie allant jusqu'à inventer des coups d'État fictifs pour mieux torturer et éliminer physiquement ses adversaires, laisse beaucoup d'amer-tume chez le lecteur, d'autant plus que ces pratiques sont encore d'actualité.

Le roman est une mise à nue des distorsions qui ont accompagné non seulement l'occupation de l'Afrique par l'Europe, mais aussi son apparente émancipation. En ce sens, l'un des grands mérites de l'auteur réside dans sa critique sans compassion à l'égard de tous ceux qui ont mis l'Afrique à genoux, car si la colonisation et le néocolonialisme l'ont déboussolée pour toujours, l'auteur ne ménage pas pour autant les responsabilités africaines singularisées par les chefs d'État plus préoccupés de leur ascendant et de leurs richesses personnelles que de la véritable indépendance du continent.

Tour à tour, Kourouma nous replonge dans l'histoire coloniale française qu'il ridiculise à satiété. Il dépeint aussi la dictature, la fourberie et la bouffonnerie des dignitaires africains d'après les indépendances soutenus en grande partie par l'intrusion étrangère. À travers les pseudonymes et les totems, il est facile d'en reconnaître plusieurs. Comme le dit l'auteur, en Afrique, les noms des chefs d'État sont plus connus que les pays qu'ils dirigent.

Une partie du roman est consacrée à la chasse au sorcier communiste. Ici, il convient de rappeler l'ostracisme qu'a vécu Sékou Touré quand il osa rejeter l'offre du général de Gaulle « en préférant la liberté dans la pauvreté plutôt que la richesse dans un confortable esclavage ». Mais Kourouma de nous dire que si la menace rouge servit de prétexte aux anciens parrains pour juguler le monstre communiste, et surtout, pour garder en poste leurs dirigeants satellites, ceux qui résistèrent à la destitution télécommandée ne firent malheureusement pas mieux que les premiers, les pratiques du pouvoir de chacun se ressemblant à s'y méprendre.

Le livre illustre, dans sa dernière partie, la difficile tentative de démocratisa-

tion de l'Afrique amorcée dans les années 90, après la chute du mur de Berlin. Est mis en lumière le désaveu des puissances occidentales envers leurs anciens protégés, désaveu qui fut officiellement justifié par un noble objectif : aider les Africains à conjuguer respect des droits humains et bonne gestion économique. Cette période correspond au fameux discours de la Baule, mais aussi à l'entrée en vigueur des programmes d'ajustement structurel. Il s'ensuit, en Afrique de l'Ouest, la dévaluation forcée du franc CFA, dont les victimes sont innombrables. Dans une sorte de « *J'accuse* », l'auteur illustre bien la stratégie utilisée par les dictateurs pour qui sonnait le glas ainsi que celle de leurs supposés et potentiels tombeurs.

Ahmadou Kourouma, tout comme Mongo Béti, font partie de cette génération de romanciers et intellectuels africains qui n'ont pas peur de dénoncer le crime de la colonisation, de ses dépositaires colons et de ses despotes autochtones. Ils prennent de l'âge et avouent souvent leur inquiétude face à la fragilité de la relève.

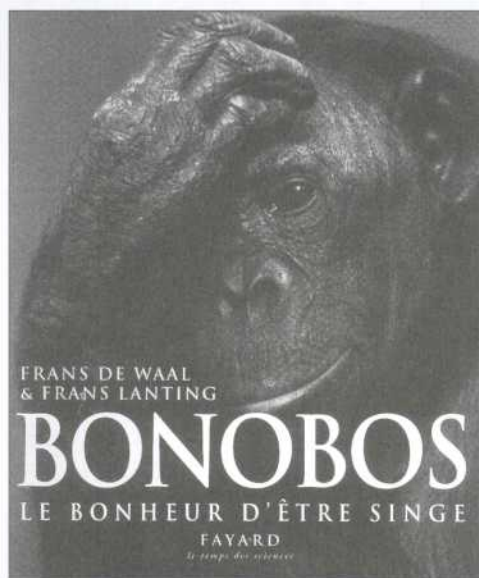
FRANÇOISE NDUWIMANA

Associations risquées

FRANS DE WAAL, *BONOBOs, LE BONHEUR D'ÊTRE SINGE*, PHOTOS FRANS LANTING, TRADUIT DE L'ANGLAIS DES ÉTATS-UNIS PAR JEAN-PAUL MOURION, ÉDITIONS FAYARD, PARIS, 1999 P.

Recevoir un livre en cadeau, c'est souvent se retrouver plongée dans un univers inconnu. C'est ce que j'ai ressenti lorsqu'on m'a offert *Bonobos, le bonheur d'être singe*, album où s'entremêlent photos, entretiens journalistiques et état sommaire des connaissances scientifiques actuellement disponibles sur ces grands primates.

Dès les premiers regards, les photos de Frans Lanting séduisent. Presque



toutes magnifiques, elles établissent des liens de complicité quasi immédiats entre eux et nous. Difficile en effet de rester insensible à ce qui ressemble à des moments idylliques d'intimité entre une mère et son petit; difficile également de résister à ces images de bonobos semblant méditer devant le soleil couchant, après une journée faite de jeux, de repas partagés, de toilettage. Peu de nos albums de famille sont aussi émouvants que celui qu'on nous propose ici.

Encore peu connus des primatologues, les bonobos présentent des caractéristiques étonnantes qui, selon certains spécialistes, remettent radicalement en question plusieurs des théories de l'évolution et de la sélection naturelle. Peu d'études ont encore été réalisées en milieu naturel, c'est-à-dire dans les forêts isolées de la République démocratique du Congo. Presque toutes les données sont donc tirées de l'observation de la centaine de spécimens vivant actuellement en captivité. Malgré ces lacunes, les bonobos se distinguent nettement des autres primates, et notamment des chimpanzés, avec lesquels ils ont longtemps été confondus.

Première caractéristique fondamentale, les bonobos ont recours à la sexualité (plutôt qu'à l'agressivité ou à la force physiques) pour réguler l'ensemble de leurs interactions. Par exemple, et peu importe l'âge, le sexe ou la position hiérarchique, les bonobos se livrent à toutes sortes d'attouchements, de jeux ou de rapports sexuels qui leur évitent les confrontations directes. Autre trait : si un

mâle domine bien le groupe, les liens entre les femelles sont très puissants et ce sont elles qui, parmi leur progéniture mâle, le choisiront; de même, les femelles exercent un contrôle absolu sur la distribution de nourriture, règle à laquelle aucun mâle, fut-il dominant, ne peut échapper. Conséquence directe de cette égalité relative, les soins prodigués aux plus jeunes sont mieux partagés entre mâles et femelles.

Tout concourt donc à nous faire aimer ces grands primates... Malheureusement,

l'anthropomorphisme des auteurs est tel que, dès la toute première page, commence un léger agacement, qui s'accroît au fil de l'ouvrage et qui se termine en véritable irritation. On insiste, très lourdement, sur la « personnalité puissante qui, affectivement et mentalement, ressemble à la nôtre », chaque bonobo se révélant plus ou moins intelligent, créatif, compatissant, tendre, généreux, etc. On tisse constamment des liens entre les comportements bonobos et les plus grandes réalisations humaines – depuis le langage parlé jusqu'à la reconnaissance de l'autre – sans les précautions qu'imposent pareilles associations. De même, des concepts aussi complexes que société, érotisme, système politique et culture sont fréquemment évoqués, et ce pour rendre compte d'observations souvent très partielles.

L'effet initial de séduction s'évanouit alors totalement : un tel manque de rigueur dans l'usage des termes et des concepts devient inacceptable, surtout quand on sait qu'un nombre croissant d'intégristes des neurosciences associés à trop de sociobiologistes ou biophilosophes veulent expliquer tous les comportements humains en termes de stricte biologie du vivant, faisant de nous, humains, des quasi-robots, êtres uniquement motivés par les supposées lois

naturelles. Combinés, ces deux phénomènes – l'un traçant un portrait angélique de la vie animale, l'autre offrant le reflet d'humains incapables de maîtriser leurs instincts – peuvent devenir extrêmement dangereux. En brouillant trop les frontières, on en vient à confondre droits et responsabilités, respect de la nature et défense de la dignité humaine.

On ne peut qu'approuver le mouvement contemporain en faveur d'une plus grande sensibilité à la vie animale. Néanmoins, si, comme certains le souhaitent ouvertement, notamment aux États-Unis, les « droits » des animaux devenaient un jour aussi sacrés que la Déclaration universelle des droits de l'Homme, c'est, de fait, la loi du plus fort qui s'imposerait, aux humains comme aux animaux.

FRANCINE TARDIF

De la vie au cœur de la mort

GIL COURTEMANCHE, *UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI*, MONTRÉAL, BORÉAL, 2000, 284 P.

Roman? Essai? Poésie? Parole d'homme en tous cas. Et parole forte, assurément. Sur des réalités actuelles et tragiques : sida et génocide rwandais. Maladies du corps et de l'esprit au cœur desquelles habitent, aiment, meurent et triomphent des hommes et des femmes chez qui la vie est plus irrésistiblement forte que la mort.

L'auteur fut d'abord journaliste : de ceux qui ne se contentent pas de constater et de rapporter, mais qui s'indignent devant l'inacceptable. Ce qui en fit un essayiste : on se souviendra de ses *Douces colères* et de ses *Nouvelles douces colères*, publiées en 1989 et en 1999. Il a vécu et travaillé au Rwanda, avant et après le génocide de 1994, entre autres pour y étudier la pandémie du sida. Manifestement, ce pays lui est rentré dans la peau.



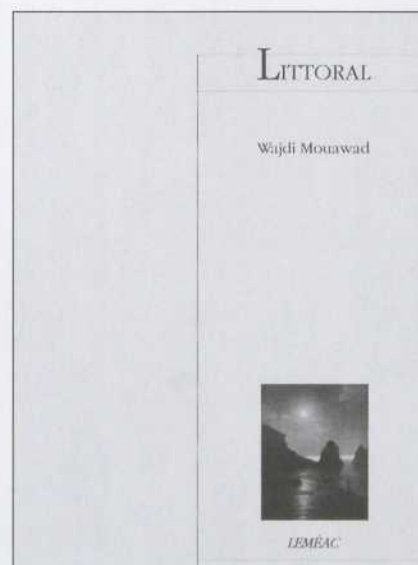
Comment rendre justice à cette situation limite que furent les tueries à la machette, à ces haines ancestrales cultivées entre Hutus et Tutsis, aux responsabilités blanches, coloniales ou internationales, aux comportements sexuels d'une population ravagée par le sida? Il y a déjà eu tant de témoignages, de reportages, de rapports d'enquêtes, d'analyses socio ou géopolitiques. Alors l'auteur a choisi d'utiliser le roman. Un roman collé à la réalité et qui pourtant la transcende. Où l'on reconnaît les lieux et les personnages. Où l'on ressent la moiteur du climat. Mais où la fiction permet de rendre la profondeur du réel mieux encore que l'objectivité documentaire. Parlant de ses personnages, qu'il a pour la plupart connus, l'auteur précise : « C'est pour mieux dire leur qualité d'hommes et de femmes assassinés que j'ai pris la liberté de les inventer un peu. »

Bernard Valcourt est un journaliste québécois qui a connu l'Éthiopie et le Liban, et qui travaille à mettre sur pied une télévision d'État au Rwanda, tout en s'intéressant aux ravages causés par le sida. À travers ses collègues nationaux, la faune qui gravite autour de l'hôtel des Mille-Collines, la jeune serveuse Gentille qui deviendra sa femme, il est imperceptiblement happé par l'histoire même de ce pays, jusqu'à être plongé, malgré lui, au cœur de la tourmente.

Je ne résumerai pas l'histoire. Je dirai seulement que c'est un livre puissant, qui emporte son lecteur dans une réalité plus grande que nature, avec des personnages à la fois profondément individuels et exemplaires, dans une spirale inexorable de tragédie et de courage, et dans un mélange politiquement incorrect de sexe, de mort et de vitalité indomptable. Roman sur le génocide? Chronique sur le sida? Ou tout simplement parole forte, poétique, presque priante sur une réalité contemporaine qui interpelle toujours nos consciences? Parole qui brasse de l'humanité dans toute son épaisseur, où bourreaux et victimes prennent visages de frères et sœurs, où la mort est partie prenante quotidienne de la vie. Parole que je vous souhaite d'écouter.

DOMINIQUE BOISVERT

Félicitations à
Wajdi Mouawad,
lauréat du Prix littéraire
du Gouverneur général 2000
dans la catégorie théâtre,
pour *Littoral*
(Leméac/Actes Sud).
Nous saluons
avec le jury cette
« pièce haletante au
lyrisme envoûtant ».



Soirées Relations

À MONTRÉAL

Religion et société Dans un Québec sécularisé, y a-t-il place pour le fait religieux? Dans un contexte de pluralisme religieux, de libéralisme économique et d'éclatement du lien social, quelles réponses les Églises entendent-elles donner au défi de la transcendance?

Raymond Lemieux, professeur à la Faculté de théologie de l'Université Laval

Georges Leroux, professeur de philosophie, UQAM

Nicole Laurin, professeure à la Faculté de sociologie de l'Université de Montréal

LE LUNDI 19 FÉVRIER 2001, DE 19 H À 21 H 30,

AU CJE, 25, RUE JARRY OUEST (MÉTRO JARRY OU DE CASTELNAU).

À QUÉBEC

Une paix juste et durable avec les Premières Nations? Trois cents ans après le traité de la Grande Paix entre les Français et trente-neuf nations autochtones, pouvons-nous dire que les conditions d'une paix durable sont réunies? Nos panelistes en analyseront les embûches et dégageront quelques voies d'avenir.

Roméo Saganash, directeur des relations gouvernementales au Grand Conseil des Cris

Denys Delâge, sociologue et historien, professeur à l'Université Laval

Jeanne-Mance Charlish, militante traditionnaliste Innu

LE MARDI 27 FÉVRIER 2001, DE 19 H À 21 H 30,

AU MUSÉE DE LA CIVILISATION, AUDITORIUM 2, 85, RUE DALHOUSIE, VIEUX-QUÉBEC.

Renseignements au (514) 387-2541 ou fnduwimana@cjf.qc.ca

Contribution volontaire : 5 \$

ReLations

société politique religion

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

4,95 \$ PLUS TAXES

ABONNEZ-VOUS...

UN AN : 30 \$ DEUX ANS : 55 \$

À L'ÉTRANGER (UN AN) : 35 \$

ÉTUDIANT : 25 \$ (SUR JUSTIFICATIF)

par téléphone : (514) 387-2541

par télécopieur : (514) 387-0206

par courriel : relations@cjf.qc.ca

par la poste :

Relations

a/s Mme Hélène Desmarais

25, rue Jarry Ouest

Montréal (Québec) H2P 1S6

Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (_____) _____

Je désire également envoyer un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$
à la personne suivante :

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (_____) _____

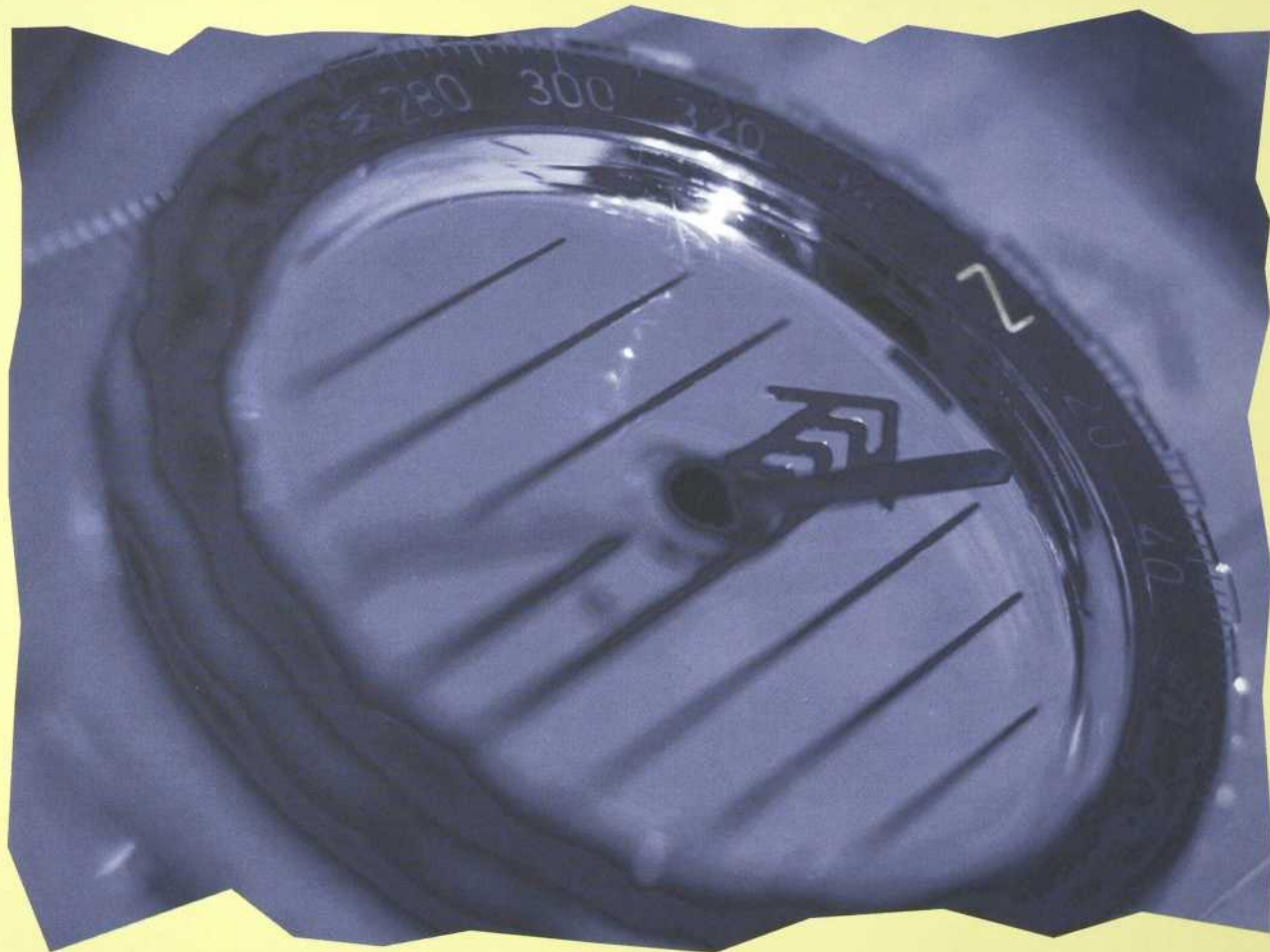
Montant total : _____ \$ Je paie par chèque (à l'ordre de *Relations*)

Visa Mastercard

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

Ne perdez pas le
nord...



Suivez l'actualité au
quotidien

LE DEVOIR

www.ledevoir.com

ABONNEZ-VOUS DÈS MAINTENANT

(514) 985-3355

1 800 463-7559